

LES CHANTS D'AMOUR DE WOOD PLACE

HONORÉE FANONNE JEFFERS

roman



LES ESCALES

Honorée Fanonne Jeffers

LES CHANTS D'AMOUR DE WOOD PLACE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle et Philippe Aronson

LES ESCALES
.....

Arbre généalogique

FAMILLE DE MICCO CORNELL

Inconnu marié à Nila Wind (1747-1797)

- Micco (Jonathan) Cornell (1764-1840)

Micco (Jonathan) Cornell marié à Mahala Norman (1766-1838)

- Bear Norman Cornell (1785-1845) et Jonathan Norman Cornell (1785-1846) (jumeaux)
- Arthur Norman Cornell (1787-1847)
- Eliza Rose « Lady » Cornell (1802-1870)

FAMILLE D'AHGAYUH

Ahgayuh « Aggie » Pinchard (1800-1865) mariée à Midas Pinchard (1798-date inconnue)

- Tess Pinchard (1821-1865)
- Tess Pinchard mariée à Nick Pinchard (1817- ???)
- Eliza Two Pinchard (1840-1934) et Rabbit Pinchard (1840-1869) (jumelles)

Eliza Deux Pinchard (puis Freeman) mariée à Red Benjamin (puis Freeman) (1845-1875)

- Sheba Liza-May Freeman (1861-1882)

HONORÉE FANONNE JEFFERS

Sheba Liza-May Freeman

- Clyde Nick Freeman (1877-1941) et Benji Nick Freeman (1877-1944) (jumeaux, père inconnu)
- Charles Nick Freeman (1878-1939) (père inconnu)
- Adam Nick Freeman (1880-1956) et Abel Nick Freeman (1880-1956) (jumeaux, père inconnu)
- Maybelline « Lil' May » Victorina Freeman (1882-1918) (père inconnu)
- Maybelline « Lil' May » Victorina Freeman, liaison hors mariage avec Thomas "Big Thom" John Pinchard Sr. (1860-1924)
- Pearl Thomasina « Dear » Freeman (1900-1987)
- Jason Thomas « Root » Freeman (1907-)

Pearl Thomasina « Dear » Freeman mariée à Henry John Collins Sr. (1905-1959)

- Miss Rose Collins (1920-) et Henry John « Huck » Collins Jr. (1920-) (jumeaux)
- Annie Mae Collins (1927-)

Annie Mae Collins

- Pauline Ann Collins (1944-) (père inconnu)

Miss Rose Collins mariée à Hosea Leroy Driskell (1910-1974)

- Roscoe Nick Driskell (1938-1966)
- Jethro Leroy Driskell et Joseph John Driskell (1939-1939) (jumeaux, morts en bas âge)
- Norman Hosea Driskell (1941-)
- Maybelle Lee « Belle » Driskell (1943-)

Maybelle Lee « Belle » Driskell, mariée à Geoffrey « Geoff » Louis Garfield (1943-)

- Lydia Claire Garfield (1966-)
- Carol Rose Garfield (1969-)
- Ailey Pearl Garfield (1973-)

LES CHANTS D'AMOUR DE WOOD PLACE

FAMILLE DE SAMUEL PINCHARD

Samuel Thomas Pinchard (1785-1868) mariée à Eliza Rose « Lady » Cornell (1802-1870)

- Victor Thomas Pinchard (1826-1891) et Gloria Eugenia Pinchard (1826-1859) (jumeaux)

Samuel Thomas Pinchard, liaison hors mariage avec Mamie Pinchard (???–1817)

- Nick Pinchard (1817- ???)

Victor Thomas Pinchard marié à une inconnue

- Thomas John Pinchard Sr. (1860-1924) et Petunia May Pinchard (1860-1915) (jumeaux)

Thomas « Big Thom » John Pinchard Sr. marié à Sarah Marcia Dawson (1868-1888)

- Thomas John Pinchard Jr. (1888-1957)

Thomas « Big Thom » John Pinchard Sr., liaison hors mariage avec Maybelline « Lil' May » Victorina Freeman (1882-1918)

- Pearl Thomasina « Dear » Freeman (1900-1987)
- Jason Thomas « Root » Freeman (1907-)

Thomas John Pinchard Jr. marié à Lucille Anne Sweet (1885-1954)

- Cordelia Sarah Pinchard (1925-)

Cordelia Sarah Pinchard mariée à Horace Rice (1925-1982)

FAMILLE DE ZACHARY GARFIELD

Zachary Pierre Garfield (1919-1979) marié à Claire Mignonette Prejean (1920-)

- Geoffrey « Geoff » Louis Garfield (1943-)
- Lawrence Garfield (1945-)

Ceux qui marchaient dans les ténèbres, aux jours anciens, chantaient des Chants de douleur – car leur cœur était las. C’est pourquoi j’ai placé en tête de chacune des réflexions de ce livre une ligne musicale, écho qui me hante de ces vieux chants mystérieux par lesquels l’âme de l’esclave noir a parlé aux hommes. Déjà quand j’étais enfant, ces chants me troublaient étrangement. Ils venaient, un par un, d’un Sud qui m’était inconnu, et pourtant, je les reconnaissais comme s’ils étaient miens, comme s’ils me parlaient de moi.

— W. E. B. Du Bois,
« Les Chants de douleur »,
*Les Âmes du peuple noir*¹

1. Traduction de Magali Bessone, La Découverte, 2007.

CHANT

Nous sommes le sol, le territoire. La langue qui se délie et trébuche sur les noms des morts en osant raconter les histoires de la lignée d'une femme. Son peuple et ses souillures, ses arbres, son eau.

Nous connaissions cette femme avant qu'elle ne devienne femme. Nous la connaissions avant sa naissance : nous avons chanté pour elle lorsqu'elle était encore dans le ventre de sa mère. Nous avons chanté alors et nous chantons encore.

Nous avons rappelé cette femme à travers les âges jusqu'à notre lieu d'origine, jusqu'aux brillants bourgeons qui naissent avec les saisons. Nous connaissons son peuple mêlé. Nous savons qu'au commencement ils étaient versets sacrés, psalmodiés. Et maintenant, nous remontons à travers les siècles jusqu'au début de sa lignée, dans un village appelé Le-Lieu-au-Milieu-des-Grands-Arbres. Et nous commençons avec un garçon, l'enfant qui changera tout sur notre terre.

Attendez.

Vous avez des questions, nous le savons. Par exemple, si nous racontons l'histoire de la lignée d'une femme, pourquoi commencer par un garçon ? Et, aussi surprenant que cela puisse vous sembler, nous répondons que nous aurions pu commencer par un chant d'oiseau ou un épi de maïs, avec une pomme de pin ou une vrille de verdure. Que nous les évoquions ou pas, tous ces éléments nous ramènent à la lignée de cette femme. Cependant, comme notre histoire n'est pas linéaire – nous cheminerons dans divers endroits ici et de l'autre côté de l'eau –, nous devons suivre le fil du temps. Suivre celui qui, le premier, passa dans un endroit précis au cœur d'un bois, devant une grande butte herbeuse – et nous nous interrogeons aussi, car malgré notre pouvoir, nous ne pouvons tout savoir.

HONORÉE FANONNE JEFFERS

Ainsi, nous nous demandons si un enfant ayant oublié le visage de sa mère se souvient encore du goût de son lait. Se souvient-il des eaux en elle ? Pouvez-vous répondre à ces questions ? Non, et nous non plus. Pourtant, permettez-nous de vous rappeler que les enfants se forment à l'intérieur des femmes, et qu'en conséquence il est tout à fait acceptable de commencer par un garçon.

Aussi, poursuivons.

Le garçon prénommé Micco

Le garçon vivait ici, sur nos terres. Dans un village Creek situé entre les territoires plus vastes enjambant les fleuves Ocmulgee et Ogeechee, près de la rivière Oconee qui se frayait un chemin entre les deux. Même si Micco avait des camarades de jeu parmi les enfants du village, c'était un petit garçon malheureux, car il se sentait tiraillé par trois paires de mains. Chaque fois que commençaient ces tiraillements, la confusion et la tristesse s'emparaient de lui.

Il y avait les mains de son père, un marchand de peaux de chevreuil écossais appelé Dylan Cornell. Il y avait les mains de sa mère, Nila, une Creek issue des Wind, clan qui jouissait du statut le plus élevé dans leur village. Les parents du petit garçon étaient encore en vie, mais les mains qui le tiraillaient le plus étaient celles d'un homme probablement mort, bien que nul n'en fût certain. Un homme qui était le père de sa mère et qui était apparu un jour dans le village.

Cela s'était produit peu après 1733, après l'arrivée de James Oglethorpe et de son navire de petits délinquants anglais qu'il appelait ses « pauvres méritants », des êtres condamnés à mort ou aux travaux forcés pour avoir volé une pomme ou une miche de pain ou quelque autre brouille.

En arrivant sur nos terres, Oglethorpe pensa avoir trouvé un allié en la personne de Tomochichi, le chef du peuple Yamacraw, une autre tribu vivant sur notre territoire.

Cependant, Oglethorpe ne s'était pas fait un ami. Tomochichi non plus. Il avait seulement rencontré un homme blanc pragmatique déterminé à jeter l'ancre et à construire une colonie pour

son roi anglais. Tomochichi avait déjà vu des hommes blancs, il s'intéressait donc au commerce qui perdurait depuis longtemps déjà. En effet, cela faisait plus d'un siècle que les Anglais arpentaient les chemins en direction du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. Si en bon chef avisé Tomochichi flaira sans doute la cupidité suintant d'Oglethorpe, il ne put cependant deviner ce qui en découlerait : le péché.

Car la transgression originelle de ce territoire ne fut pas l'esclavage. Ce fut la cupidité, et nul ne la put contenir. D'autres hommes blancs viendraient, et convoiteraient. Et ils traîneraient derrière eux les Africains qu'ils avaient réduits en esclavage. Les hommes blancs sèmeraient leur malheur parmi ceux qui secouaient leurs chaînes. Ces hommes blancs fouetteraient, feraient travailler et aviliraient ces Africains. Ils vendraient les enfants et briseraient les familles. Et ces hommes blancs qu'Oglethorpe avait amenés avec lui, qui avaient été opprimés dans leur propre pays par leur propre roi, oublièrent la misère qu'ils avaient laissée derrière eux, la pauvreté, l'incertitude. Et ils ressuscitèrent cette misère pour la transmettre aux Africains.

Et maintenant nous allons continuer de remonter dans le temps.

Le grand-père du garçon

Le jeune homme qui deviendrait le grand-père de Micco avait peut-être 18 ou 19 ans lorsqu'il apparut près de la grande butte marquant l'entrée du Lieu-au-Milieu-des-Grands-Arbres.

Le jeune homme n'était pas chaussé, et ses plantes de pied étaient épaisses et rêches. Sa chemise et son pantalon gris étaient froissés, et même de loin ses vêtements sentaient le moisi – ce qui était logique, car lorsqu'on lui demanda en anglais comment il était arrivé au village, il répondit simplement qu'il avait marché jusqu'à une rivière. Là, il s'était rendu compte qu'il avait faim, et en essayant d'attraper un poisson-chat près de la berge, il était tombé dans l'eau. Il parlait avec force grands gestes et moues expressives – s'animant encore plus en racontant le moment où

il était tombé dans la rivière –, et les villageois rirent. Cependant, il ne voulait offenser personne. Et il rit avec eux.

« D'où viens-tu ? demanda un ancien du village.

— De là-bas ». Le jeune homme désigna vaguement une direction. Il sourit de plus belle, et lorsque l'ancien lui posa une autre question – où allait-il ? –, le jeune homme répondit qu'il voulait se rendre dans le Sud.

« Vraiment ? » L'ancien se tourna et adressa un regard avisé aux membres de sa cohorte, et les autres soutinrent le regard de l'ancien.

Puis il y eut d'autres échanges et d'autres questions. Mais lorsque le jeune homme leur raconta qu'un individu très petit, de la taille d'un enfant, l'avait aidé à sortir de la rivière et emmené dans les bois jusqu'à la butte à l'entrée du village avant de disparaître brusquement, l'ancien regarda de nouveau sa cohorte, cette fois l'air étonné. Alors là, c'était une tout autre histoire. L'ancien et sa cohorte se regroupèrent pour se parler à voix basse dans leur langue tandis que le jeune homme souriait en hochant la tête comme s'il comprenait les bribes de mots qui lui parvenaient. Il ne comprenait rien du tout. À voix basse les anciens se demandaient ce que le jeune homme avait voulu dire lorsqu'il avait affirmé se diriger vers le « sud ».

S'ils s'interrogèrent là-dessus, c'était parce que le jeune homme qui s'était retrouvé dans leur village était un Nègre.

Par conséquent, les anciens supposèrent que l'inconnu se dirigeait vers les terres que les Espagnols appelaient « Floride », et qu'il cherchait des Seminoles. Les habitants du Lieu-au-Milieu-des-Grands-Arbres connaissaient bien les Seminoles, car ceux-ci avaient jadis fait partie du peuple Creek avant de faire scission et de fonder leur propre nation. Et les Seminoles accueillaient volontiers les Nègres dans leurs villages. Ils s'accouplaient avec les Nègres, aussi.

De sorte que si ce jeune homme aux vêtements qui sentaient le moisi cherchait les Seminoles, cela signifiait qu'il n'était pas affranchi.

Même si l'esclavage n'était pas encore institutionnalisé sur le territoire où s'était installé Oglethorpe – ce serait le cas des années plus tard –, les Anglais ou les Écossais savaient

s'arranger avec les lois. Et ce jeune Nègre appartenait à l'un de ces filous ; ce qui signifiait qu'on pourrait bien venir le chercher et essayer de créer des problèmes. En temps normal, le peuple du Lieu-au-Milieu-des-Grands-Arbres se serait donc saisi du jeune homme, l'aurait escorté vers l'est au-delà de la rivière Oconee, et l'aurait rendu en échange d'une récompense à l'Anglais ou l'Écossais auquel il appartenait. Mais le Nègre avait affirmé qu'un homme très petit l'avait repêché dans la rivière. Cela signifiait-il que le jeune homme avait fait la rencontre d'un membre du « petit peuple » ? Il s'agissait d'êtres surnaturels, et lorsque l'un d'entre eux se montrait, il fallait prendre l'affaire au sérieux. Le petit homme ne serait pas content si l'on trahissait le jeune élu.

Pendant leur conciliabule, les anciens s'efforcèrent d'ignorer les femmes du village qui se donnaient des petits coups de coude et gloussaient. Les femmes observaient le jeune homme : s'il n'était pas grand, il était remarquablement beau. Il avait un grand front, et comme chacun put s'en rendre compte par la suite, cette caractéristique chez lui était naturelle – contrairement à certains hommes du village qui s'épilaient à la naissance des cheveux pour dégager leur front. Les longs cheveux crépus du jeune homme se dressaient sur sa tête. Sa peau très sombre était lisse. Ses muscles saillants. Il avait les dents blanches comme le maïs doux, et lorsqu'il souriait, son visage entier rayonnait.

Tout en observant le jeune homme, les femmes plus âgées se rappelèrent le temps où elles se rendaient dans la maison de la lune lorsqu'elles avaient leurs saignements, leurs poitrines et leurs ventres encore fermes et non pas alourdis de gras. Et les femmes plus jeunes, qui voyaient encore la lune, rêvèrent de chevaucher le jeune homme et de galoper ainsi tel un guerrier partant au combat.

Les anciens cessèrent de se concerter, et leur chef demanda son nom au jeune homme.

« Je m'appelle Coromantee », répondit-il.

Pourtant, le jeune homme mentait, nous pouvons vous le dire : ce n'était pas son véritable nom.

LES CHANTS D'AMOUR DE WOOD PLACE

Et nous pouvons vous dire aussi que, s'il était né ici sur notre territoire, sa mère, elle, avait vu le jour de l'autre côté de l'eau. Elle avait été expulsée du ventre de sa propre mère en Afrique, dans un lieu que les Anglais appelaient « Côte d'Or », et où depuis de nombreuses années ils faisaient commerce d'esclaves, de ressources et autres marchandises. Les hommes blancs avaient inventé une aberration et appelé le peuple africain de la Côte d'Or les « Coromantee ». Par la suite, nul ne connaîtrait l'origine de ce terme, ni pourquoi les hommes blancs l'avaient inventé. Tout ce dont on se souviendrait, c'était que, comme ils se plaisent à le faire, les hommes blancs avaient décrété qu'ils pourraient donner le surnom qu'ils voulaient à tous ceux qui croiseraient leur route. Ainsi, lorsque les hommes blancs firent négoce avec les habitants de la Côte d'Or : Coromantee. Lorsque les hommes blancs prirent les femmes de la Côte d'Or pour en faire leurs épouses temporaires : Coromantee. Lorsqu'ils rassemblèrent ces êtres dans les donjons des postes de traite le long de la côte : Coromantee.

Nous pouvons vous raconter l'histoire des grands-parents de ce jeune homme, ainsi que celle de leurs parents, en remontant jusqu'à la nuit de ce que vous appelez les temps. Nous pouvons vous raconter la vie des dieux – mais franchement, ne préféreriez-vous pas revenir à ce charmant jeune homme à la peau belle et très sombre ?

Il s'attarda dans le village, car chaque fois qu'il affirma vouloir repartir vers le sud, les anciens lui enjoignirent de rester. Ils ne voulaient pas qu'il partît. Lorsque les marchands de peaux de chevreuil écossais arrivaient dans la région, ce n'était jamais une surprise ; ainsi, le jour où ils pénétrèrent à cheval dans le village, les villageois, qui chérissaient désormais le jeune homme, l'avaient déjà caché. Pour finir, il fut tant aimé et admiré qu'une famille Creek issue du clan Panther l'adopta.

Si bien que le nom du jeune homme devint « Coromantee-Panther ».

Un oncle de sa famille adoptive lui enseigna ce qu'un homme se devait de savoir selon la tradition Creek. Coromantee-Panther apprit à pêcher les petits poissons avec du poison ou un filet et les plus gros en les attrapant par la bouche. Il fallait ignorer la

douleur de leurs morsures. Et Coromantee-Panther sut gré à son nouvel oncle de lui transmettre ces savoir-faire, car comme il le lui dit, là où il avait vécu avant de s'échapper, il n'avait pas eu le droit d'apprendre à se nourrir par lui-même. Il n'ajoutait jamais rien de plus, et semblait triste et pensif chaque fois qu'il évoquait sa vie avant d'arriver dans le village, de sorte que l'oncle s'abstint de lui demander plus de précisions.

Coromantee-Panther se révéla courageux. Un jour à la chasse, un ours attaqua son oncle, qui par la suite affirma qu'un esprit rouge – un esprit couleur de la guerre – prit possession de son neveu et lui donna de la force. À peine l'ours se jeta-t-il sur l'oncle que Coromantee-Panther bondit sur le dos de l'animal, lui trancha la gorge et le repoussa avant que l'oncle n'étouffât sous son poids.

« C'était risqué, hein ? » L'oncle cracha des glaires rouges et rit avec son neveu adoptif. Lorsqu'ils rapportèrent au village la carcasse de l'ours, la famille dévora les côtes grillées de l'animal en écoutant l'oncle raconter les prouesses de Coromantee-Panther. Et chacun se répéterait cette histoire des années durant. Toutefois, Coromantee-Panther n'eut pas l'occasion de s'illustrer au combat, car le village dans lequel il habitait était « blanc », c'est-à-dire pacifiste. Il existait aussi dans la confédération Creek des villages guerriers, qu'on appelait « rouges ». Les jeunes hommes de ces villages étaient toujours prêts à verser du sang. Pourtant, Coromantee-Panther rapportait régulièrement plus qu'assez de viande à sa famille adoptive, se montrant par là capable de faire vivre une épouse. Et nombreuses étaient les jeunes femmes désireuses de s'unir à lui, même s'il avait probablement été esclave, elles le savaient, et qu'il répétait sans cesse son envie de quitter le village pour partir vers le sud.

Par la suite, d'autres Nègres à l'âme guerrière s'illustreraient. Des hommes qui épouseraient des femmes Creek et celles-ci donneraient naissance à des enfants forts et vigoureux et certains de ces enfants s'illustreraient à leur tour, tels Ninnywageechee et Black Factor, des hommes à la peau très sombres et aux cheveux hirsutes, qui chevaucheraient sans crainte et feraient honorablement couler le sang.

Celle qui finit par devenir l'épouse de Coromantee-Panther était une jeune femme de la plus haute lignée du clan Wind. Elle avait les chevilles solides, les mollets fins, et un envoûtant espace entre les dents du haut. Peut-être était-elle belle, mais toutes les jeunes femmes sont belles à leur façon, et ce n'est pas ce genre d'histoire qui nous occupe. Comme tout un chacun, elle avait un nom que sa mère lui avait donné, mais nous l'appellerons « Woman-of-the-Wind ».

Elle attira le regard de Coromantee-Panther de manière indirecte ; en effet, elle ne se plaça pas devant lui pour qu'il la remarquât. Au contraire, ce fut son absence qui éveilla l'intérêt du jeune homme, et il commença à la chercher. À la regarder couper des lambeaux de viande pour les faire sécher. D'autres jeunes femmes vinrent dire à Woman-of-the-Wind que Coromantee-Panther demandait après elle. Parfois, tandis qu'elle pilait du maïs séché, elle levait les yeux et le voyait en train de lui sourire. Elle avait honte de l'espace entre ses deux dents du haut ; et, selon elle, rire trop souvent était signe de sottise, mais elle ne put s'empêcher de lui sourire en retour.

Bien que le jeune Nègre ne fût pas d'un haut rang comme elle, Woman-of-the-Wind fut surprise de l'intensité de ce qu'elle ressentit lorsqu'il lui offrit la peau de l'ours qu'il avait tué.

« J'ai beaucoup d'affection pour toi, » déclara Coromantee-Panther. Sa connaissance du langage Creek était rudimentaire, mais il avait répété cette phrase avec son oncle adoptif. Lorsqu'il se toucha la poitrine avant de faire un geste en direction de Woman-of-the-Wind, elle posa son maïs. Elle lui prit la main et l'entraîna dans les bois jusqu'à un endroit où ils s'allongèrent sur la peau d'ours. C'était un amant inexpérimenté, mais sa sincérité compensa son ignorance. Il la satisfit grandement cette nuit-là ainsi que de nombreuses nuits par la suite.

Bientôt Woman-of-the-Wind et Coromantee-Panther se marièrent avec la bénédiction du clan de la jeune femme, et il apporta ses possessions dans la hutte de sa belle-famille, comme l'usage le voulait pour les hommes Creek mariés. C'était du moins ainsi que les choses se déroulaient à l'époque, avant que tout ne commence à changer.

La fille d'une puissante union

La jeune femme était entièrement dévouée à Coromantee-Panther, mais elle ne voulut pas l'empêcher de partir vers le sud. Ainsi, le jour où il quitta finalement le village – vingt-trois lunes après son arrivée –, alors que les anciens lui avaient donné un cheval et des provisions et lui avaient appris à lire les marques sur les troncs d'arbres pour trouver les villages où il serait le bien-venu, Woman-of-the-Wind ne révéla pas à Coromantee-Panther que son ventre était lourd de sa semence. Elle aima de tout son cœur les jumeaux auxquels elle donna naissance, un garçon et une fille. La fille se prénomma Nila. Le garçon, Bushy Hair. Chaque enfant aurait le cœur rouge et courageux de leur père, même si chacun incarnerait à sa façon cette force de caractère.

Le temps passant, les jumeaux grandirent, et Woman-of-the-Wind fut courtisée par d'autres hommes dans le village, issus d'autres clans. Elle fut désirée non seulement à cause de son haut rang mais aussi parce qu'elle avait été l'unique partenaire de Coromantee-Panther, qui l'avait profondément aimée. Le jour de son départ, son mari avait serré Woman-of-the-Wind dans ses bras en pleurant et elle l'avait repoussé en lui disant de partir vers le sud. D'aller vers sa liberté, qu'elle se souviendrait toujours de lui, et Coromantee-Panther s'était hissé à cru sur le dos du cheval que les anciens lui avaient donné pour son voyage. Woman-of-the-Wind ne se remarierait jamais ni n'aurait jamais plus d'autres partenaires.

Une telle femme était sans nul doute extraordinaire, et lorsque Nila, la fille de Woman-of-the-Wind fut en âge de se marier, elle eut également de nombreux prétendants. D'une beauté très étrange, elle était une rareté dans son village. Elle avait la peau brun foncé, les cheveux crépus et la chaleur de son père. Entre les dents du haut elle avait le même espace envoûtant que sa mère, et comme celle-ci elle jouissait d'un rang élevé. Fréquemment, de jeunes hommes de son village et des villages environnants se présentaient à Nila avec de la viande et des peaux de chevreuil tannées pour gagner ses faveurs, mais la jeune femme ne voulait pas

pour mari d'un homme ordinaire. Elle était arrogante, et sa vanité son point faible. On lui avait trop souvent dit à quel point elle était merveilleuse, qu'en tant que fille de Coromantee-Panther et de Woman-of-the-Wind, elle était incomparable. Ainsi, lorsqu'un bel Écossais blond nommé Dylan Cornell commença à venir faire commerce au village, Nila accepta sa proposition de mariage.

Woman-of-the-Wind tenta d'intervenir ; elle avait fait un mauvais rêve à propos de Dylan Cornell, dit-elle à sa fille, mais Nila ne l'écouta pas. Ce ne fut qu'une fois mariée à l'homme blanc qu'elle perçut la sagesse du rêve maternel. Dylan lui annonça qu'il ne viendrait pas s'installer dans son village comme le faisaient les hommes Creek, et qu'il ne lui rendrait visite qu'une fois toutes les trois lunes. Il lui révéla aussi qu'il avait une autre épouse, une femme blanche vivant de l'autre côté de la rivière Oconee, dans une bourgade peuplée d'autres Blancs. Lorsque Nila répondit à Dylan qu'elle partirait avec lui, qu'elle voulait bien partager son foyer avec une autre épouse du moment qu'ils pourraient tous vivre en paix, il lui rit au nez. Elle avait l'air d'une négresse, lui rétorqua-t-il. Il ne pourrait l'emmener à l'est de la rivière Oconee que si elle était son esclave ; en effet, quand Nila était toute petite, la loi avait changé dans le territoire où Oglethorpe s'était installé, et réduire un Nègre en esclavage était désormais légal.

Nila ne put croire que son mari avait osé la comparer à une esclave. Son cœur s'emplit de colère rouge – héritage de Coromantee-Panther – et l'air siffla entre ses dents du haut. Enfonçant un doigt dans la poitrine de Dylan, Nila lui révéla le fond de sa pensée, et son mari la frappa.

Sous le choc, elle se toucha la joue, mais son cœur resta rouge. « Si j'étais toi, Dylan Cornell, je ne dormirais que d'un œil, car je vais brûler ta virilité avec des braises. Et je ferais attention aussi à ce que je mange. Je t'empoisonnerai comme un esturgeon. »

Mais Nila ne tint pas parole. Elle ne brûla ni ne tua ni n'empoisonna son mari, car ce dernier se glissa près d'elle et la supplia de le pardonner. Il caressa ses cheveux crépus et lui affirma qu'il ne savait pas ce qui lui avait pris et la colère rouge de Nila s'estompa et elle consentit à se coucher à ses côtés. Il en serait toujours ainsi lorsque Dylan la frapperait au cours de ses visites dans l'Ouest.

Il affirmerait à Nila qu'il avait changé et elle le croirait jusqu'au moment où il la frapperait de nouveau en lui lançant des injures contenant le mot « noir ». Dylan la traiterait de « catin noire » ou de « diablesse noire ». Il lui soutiendrait qu'elle ressemblait à une esclave.

Malgré tout, en ce début de leur histoire, Nila ne perdit pas espoir, et lorsqu'elle tomba enceinte, Dylan se montra tendre avec elle. Leur enfant naquit entre deux visites de son père. Et au retour de ce dernier, Nila l'autorisa à renommer le bébé « Jonathan », même si elle avait elle-même appelé le garçon « Micco. » Plusieurs lunes après la naissance de l'enfant, il y eut deux nouvelles visites sans que Dylan ne lui portât aucun coup, et Nila en déduisit que son mari avait changé avec le temps. Cependant, lors de la visite suivante, alors que le bébé marchait, Dylan recommença à frapper Nila et ce fut pire qu'avant.

Nila n'osa raconter à quiconque ce qu'elle endurait avec son mari écossais, surtout pas à son frère Bushy Hair, qui était très protecteur avec elle en tant que jumeau premier né. L'arrogance de Nila l'empêcha d'admettre qu'elle avait été stupide de ne pas écouter le rêve de sa mère. Elle garda sa honte pour elle. Elle ne voulait pas que l'on ridiculisât sa famille dans le village, que l'on s'étonnât que l'extraordinaire fille de Coromantee-Panther et Woman-of-the-Wind se fût bêtement donnée à un homme blanc qui la battait.

Nila apprit à lever les bras pour encaisser les coups et éviter les marques sur son visage. Elle apprit à espérer que Dylan cessât de lui rendre visite toutes les trois lunes, mais il continua de venir. Parfois, elle avait de la chance et se trouvait dans la maison de la lune lorsqu'il arrivait, Dylan ne sachant pas compter les jours pour éviter les moments où sa femme devait s'isoler. Mais d'autres fois, elle n'avait pas cette chance, et tolérait ses étreintes, car Dylan la prenait de force. Nila buvait ensuite une décoction de graines de carottes sauvages pour éviter d'avoir un autre enfant de lui. Les rares fois où cela ne fonctionnait pas, elle préparait une autre décoction de racines de gingembre sauvage, qu'elle buvait pour expulser le contenu de sa matrice, ou en tout dernier recours elle faisait bouillir des baies de teinturier.

L'incident du fouetteur

Micco, l'unique fils de Nila devint grand, mais ne ressembla ni à un Nègre ni à un Creek ni à un Écossais. Sans être crépus, ses cheveux sombres étaient frisés. Lorsqu'il eut 4 ans, sa peau fonça et devint brune comme les noix de pécan. Son égoïsme lui venait de Dylan Cornell, qui ne leur rendait visite désormais que toutes les six lunes. Les Creek ne savaient encore rien des serrures, ils n'avaient pas encore appris à être égoïstes en matière de nourriture et de biens – cela viendrait beaucoup plus tard –, mais Dylan inculqua à son fils la notion de propriété. Chaque fois que d'autres enfants prenaient quelque chose appartenant à Micco dans sa hutte, il le leur arrachait des mains.

« À moi, à moi ! » criait le petit garçon.

Micco ne tarda pas à devenir très solitaire, les autres enfants s'étant mis à l'éviter ; et parce qu'il était un garçon, on commença à voir d'un mauvais œil lorsqu'il eut 4 ou 5 ans, qu'il restât constamment dans le sillage de sa mère et des autres femmes du village. Bien qu'il attendît ardemment les visites de son père blanc, ce dernier ne s'intéressait guère à lui non plus, sinon pour insister qu'il apprenne à lire afin de connaître les mots les plus importants pour les hommes blancs en dehors de leurs lois : le livre que Dylan appelait la Bible. Ces leçons comptaient tant pour le petit garçon solitaire que lorsque son père frappait sa mère, Micco tournait la tête et s'efforçait d'ignorer les sanglots maternels. Il s'étendait au pied de la couche de ses parents et prétendait ne pas entendre Dylan prendre Nila de force tandis qu'elle le suppliait tristement d'arrêter, parce que Micco n'aspirait qu'à une chose : sentir son père le pousser rudement du pied le matin en lui lançant : « Bonjour fiston. » Ce n'était pas grand-chose, mais Micco s'accrochait à ces miettes d'affection, car tout enfant désire ardemment être aimé de ses parents.

Son seul ami était son oncle, Bushy Hair, qui passait du temps avec lui depuis qu'il était petit et qui, lorsqu'il devint plus grand, se chargea de lui transmettre ce qu'un homme était censé savoir. Cette éducation relevait de la responsabilité de Bushy Hair, il en

allait ainsi dans le village. Comme sa sœur, Bushy Hair avait le courage de son père ainsi que son charme exquis et sa gentillesse. Il parlait avec le garçon, l'écoutant comme s'il était un adulte. Bushy Hair ne se moquait pas non plus de Micco lorsque ses flèches n'allaient pas droit et manquaient les oiseaux qui volaient bas ou les chevreuils qui cheminaient lentement, et sa voix restait douce lorsque Micco sortait précipitamment du ruisseau parce qu'un poisson lui avait mordu la main. Bushy Hair était patient. Lorsque enfin Micco sut tirer une flèche et tua un gros oiseau, et lorsque, surmontant la douleur il lança sur la rive un poisson qu'il venait de pêcher, Bushy Hair sourit et félicita son neveu en disant qu'il était un grand chasseur, et Micco sentit beaucoup d'amour en lui.

Cette paix qu'éprouvait Micco ne tarderait pas à se briser, car au cours de sa quinzième année, il y eut des problèmes entre les habitants du village et un homme blanc qui s'était installé de l'autre côté de la rivière Oconee. On l'appelait « le fouetteur » à cause du fouet qu'il faisait claquer pour faire avancer ses cinq têtes de bétail jusqu'aux limites du village. Le fouetteur avait des cheveux filasse, un corps filiforme et un sale caractère. Il ne faisait rien pour empêcher son bétail de piétiner les champs de maïs des villageois, et riait lorsque les femmes lui faisaient frénétiquement signe d'arrêter de faire avancer ses bêtes. Il leur adressait des gestes obscènes aussi. À plusieurs reprises, les hommes du village s'étaient rendus à cheval jusqu'à la ferme du fouetteur, minuscule cabane délabrée qu'il avait bâtie sans la permission des villageois. Les hommes avaient parlé au fouetteur, le mettant en garde par rapport à ses animaux. Il avait hoché la tête, compréhensif, mais ensuite avait continué de faire marcher son bétail sur les terres du village.

Un matin, une mère du village ne fut pas assez rapide pour rattraper son enfant d'à peine 2 ans qui s'était retrouvé sur le chemin des bovins du fouetteur, et le bambin mourut piétiné. Bien que le village fût un lieu pacifiste « blanc », l'offense ne pouvait demeurer sans réponse. Quelques jeunes hommes se rendirent à cheval jusqu'à la minable ferme du fouetteur, mais ce dernier s'était préparé au combat. Il braqua son long fusil sur

les quatre hommes se tenant devant lui. Toutefois, le fouetteur ne songea pas à protéger ses arrières. Dans son dos se trouvait un cinquième homme : Bushy Hair, qui eut vite fait de lui ôter la vie.

Restée derrière la fenêtre de sa cabane à observer la scène, la femme du fouetteur cria en voyant Bushy Hair frapper avec sa hache son mari. Il avait été si rapide qu'elle n'avait pas eu le temps de le prévenir. Après quoi, elle cria de plus belle son désespoir, et l'un des hommes voulut rentrer dans la cabane pour la tuer à son tour. Ce qui était compréhensible, car cet homme était le père de l'enfant mort.

Pourtant, les trois autres hommes refusèrent de s'en prendre à la femme du fouetteur. Ils voulaient autant que possible rester pacifistes. Bushy Hair écouta les deux parties, puis demanda au père de l'enfant de laisser indemne la femme du fouetteur. Ils avaient vengé la mort de l'enfant par le sang, selon la tradition Creek. Auparavant, lorsqu'une personne d'un village succombait à la colère et en tuait une autre d'un autre village, les villageois des deux camps se rassemblaient, se consultaient, et le coupable était livré aux villageois du camp adverse. L'homme de la femme blanche était mort, raisonna Bushy Hair. Elle ne resterait pas parmi eux, et ce d'autant plus qu'ils allaient ramener au village le bétail de son mari.

La gentillesse de Bushy Hair fut peut-être son erreur, car la femme du fouetteur réussit à regagner la rive est de l'Oconee et raconta au responsable d'une bourgade peuplée de Blancs que son mari avait été tué. Bushy Hair l'apprit lorsque son beau-frère vint au village, une lune seulement après les événements.

À peine arrivé, Dylan Cornell alla directement trouver les anciens du Lieu-au-Milieu-des-Grands-Arbres. Debout sur les terres sacrées – dos au soleil de sorte que la lumière accentuait la blondeur de ses cheveux –, Dylan déclara que celui qui avait tué le fouetteur avait enfreint la loi et devait se rendre aux autorités des hommes blancs.

Le chef des anciens se gratta le menton, indifférent à la véhémence de Dylan.

« La loi de qui ? » demanda-t-il.

Dylan fit un geste du bras. « La loi du gouvernement de ce territoire !

— Le gouvernement de qui ? Le territoire de qui ? »

Le débat se poursuivit ainsi de manière circulaire. Les autres anciens posèrent des questions : ceux qui gouvernaient l'homme blanc viendraient-ils au village ? Dylan répondit que non. Le fouetteur était un homme isolé. Personne ne viendrait aussi loin pour le venger, mais le meurtre était une question d'honneur. Les anciens tentèrent d'expliquer à Dylan qu'en effet le fouetteur avait bafoué l'honneur selon la tradition Creek, mais Dylan fit la sourde oreille.

Quelqu'un d'autre demanda la parole : il s'agissait de Bushy Hair.

« Tu fais honte à notre famille, mon frère. » Il disait la vérité. Nila n'assistait pas à la réunion exclusivement masculine, mais les hommes du clan Wind étaient présents, et mortifiés.

Dylan Cornell quitta le village le lendemain, et Nila fut heureuse de le voir partir. Cependant, il revint à la lune suivante, affirmant que son fils lui manquait beaucoup et qu'il voulait l'emmener de l'autre côté de l'Oconee pour un voyage de négoce. Nila n'avait pas envie de laisser partir son fils. Elle avait rêvé que Dylan essaierait de le lui prendre, mais si elle tentait d'arrêter son mari, il lui faudrait, elle le savait, raconter à son peuple ce qu'il lui avait fait endurer. Et elle craignait d'avouer sa honte, et elle craignait de perdre son fils. Elle était coincée dans une prison que les mains violentes de son mari avaient bâtie, mais il lui restait une alternative. Elle demanda à son frère d'accompagner Dylan et Micco, et elle fut soulagée lorsque Dylan accepta. De plus, il promit à Bushy Hair une bonne part des gains.

Il faisait encore nuit le lendemain matin lorsque les deux hommes et le garçon se mirent en route. Seul Dylan montait à cheval avec une selle. Les deux autres étaient à cru. Dylan bavarda aimablement ; il ne se doutait pas que son beau-frère le méprisait. Bushy Hair ne savait pas que l'homme blanc abusait de Nila depuis toutes ces années – n'ayant pas, contrairement à sa mère et sa sœur, le don des rêves –, mais cet homme le

révulsait de manière générale, car au fil des ans Dylan s'était montré méprisable pour d'autres raisons.

L'homme blanc ne participait pas aux cérémonies sacrées du maïs vert.

Personne dans le village ne voulait jamais chasser avec lui, non plus, parce que Dylan n'utilisait pas un arc et des flèches mais seulement son long fusil. En outre, il marchait à pas lourds dans la forêt tel un ours adulte, ce qui faisait fuir le gibier.

Par ailleurs, s'il était vrai que Dylan maîtrisait le langage du peuple Creek, il s'était servi de ce savoir pour se plaindre avec éloquence du meurtre du fouetteur sans jamais prononcer une seule phrase de sympathie à l'égard de l'enfant qui avait été piétiné.

Micco ignorait l'inimitié que son oncle nourrissait envers son père. Il était heureux d'être avec les deux hommes qu'il aimait le plus, et ne se demanda pas pourquoi son oncle d'ordinaire si affable se contentait de grommeler quelques mots en réponse au bavardage de Dylan. Cependant, une nuit, alors qu'ils se trouvaient à mi-chemin de la rivière Oconee, des bruits de lutte réveillèrent Micco. Son oncle et son père se battaient avec férocité, et contrairement à la plupart des hommes qui malmènent les femmes, son père ne renonçait pas au combat. Il était plus lourd et plus grand que Bushy Hair, ce qui lui donnait un avantage. Les deux hommes roulèrent au sol, et lorsque Bushy Hair prit finalement le dessus sur le père de Micco, l'homme blanc appela son fils à la rescousse en utilisant son prénom anglais.

« Jonathan, Jonathan, aide ton père ! Aide-moi, fils ! »

Micco se retrouva face à un choix qu'aucun enfant ne devrait avoir à faire. Il resta interdit en observant la scène. Il n'avait pas envie de choisir, mais il se souvint du bien que les mots aimants de Bushy Hair à son égard lui avaient toujours fait. Et il se souvint du mal que Dylan avait infligé à sa mère, des ecchymoses qu'elle avait dû dissimuler sous ses longues manches, même en plein été lorsqu'il faisait chaud. Ainsi, le garçon fit un choix : il s'avança vers les deux hommes et s'agenouilla près de la tête paternelle. Il sortit son couteau, s'empara du menton de son père et lui trancha la gorge. Puis Micco resta assis là par terre et pleura en se balançant d'avant en arrière, les mains couvertes de sang.

Bushy Hair laissa pleurer son neveu pendant longtemps avant de lui toucher l'épaule. Il murmura doucement qu'il leur fallait enterrer son père selon la tradition des hommes blancs. Ils ne pouvaient le laisser à la merci des animaux sauvages. Ce ne serait pas juste. Une fois le corps enterré, Bushy Hair dit à Micco qu'il n'avait pas voulu que les choses se déroulassent ainsi, mais Dylan lui avait sauté dessus pendant qu'il dormait. Micco regarda longuement son oncle avant de lui demander si c'était bien la vérité. Et Bushy Hair lui répondit que jamais il ne lui mentirait. Oui, c'était vrai, et il ne savait pas pourquoi Dylan l'avait attaqué.

Durant une lune entière, oncle et neveu chassèrent et dormirent tard. Bushy Hair raconta les histoires du lapin malin qui était tout le temps en difficulté avec le loup mais trouvait toujours une solution pour s'en sortir, parce que le lapin était une créature très intelligente qui ne se laissait jamais prendre. Durant cette lune, Micco éprouva une paix jusqu'alors inconnue, et il se sentit heureux, même s'il se réveillait parfois le visage mouillé, car son père lui rendait désormais visite en rêves.

Lorsque Micco et Bushy Hair regagnèrent leur village, ce fut Micco qui décida de dire à sa mère que son père était mort après avoir mangé du gibier avarié qu'un homme blanc lui avait préparé lors d'une halte au cours de leur voyage. Micco affirma qu'il eût été trop difficile de ramener son corps. Il n'eut pas besoin de feindre la tristesse, car il avait sincèrement de la peine d'avoir perdu son père. Toutefois, ce chagrin se mêlait au soulagement, car plus jamais son père ne pourrait faire de mal à sa mère.

Nila était loin d'être bête. Elle avait partagé la même matrice que Bushy Hair et avait porté en elle Micco et l'avait nourri à son sein. Elle remarqua les coups d'œil que s'adressèrent son frère et son fils et elle comprit que l'un ou l'autre avait tué Dylan. Toutefois, ce ne fut pas la mort de son mari qu'elle regretta, mais la culpabilité de son fils. Nila prit un air affligé et pleura en se frappant la poitrine à la mémoire de Dylan, mais intérieurement, elle jubilait. Si Nila n'était plus toute jeune, elle se rendait encore à la maison de la lune lorsqu'elle avait ses saignements, et pensait qu'il lui restait deux ou trois étés avant que son corps ne changeât. Elle était de haute lignée et malgré son âge, certains

jeunes hommes du village continuaient de lui lancer des regards aguicheurs. Les anciens lui annoncèrent que dans la mesure où son mari avait été un homme blanc non issu de leur peuple, Nila n'aurait pas à faire le deuil de Dylan pendant quatre ans, comme le faisaient les femmes Creek lorsqu'elles devenaient veuves. Elle pourrait raccourcir son deuil à quatre lunes, comme celui des hommes Creek. À l'issue de cette période, Nila avait l'intention de choisir un homme Creek comme second mari, car un homme Creek comprenait les responsabilités de son peuple, et savait ce qu'exigeait la loyauté envers la famille de sa femme.

Nila avertit Micco que les hommes blancs – malgré leur gentillesse apparente et même si son père en avait fait partie – n'aimeraient jamais réellement ni ne respecteraient le peuple Creek. Tel fut le premier présent qu'elle fit à son fils. Le second fut la vache que son frère lui avait cédée, vache qu'il avait obtenue après avoir partagé avec les autres hommes les cinq têtes de bétail du fouetteur mort. Nila refusait toute part de ce butin. Elle voulait se défaire de tout ce qui avait pu appartenir aux hommes blancs.

Le fléau de Mr. Whitney

Ainsi, le péché fut l'intrusion, comme lorsqu'un homme entre chez son voisin sans y avoir été invité. Ou, s'il y est invité, lorsqu'il tue ce voisin pour ensuite prétendre avoir trouvé la maison vide. Après l'arrivée des Anglais et des Écossais sur le territoire de notre peuple, il ne fut plus question que de bétail. Ce n'était pas le paradis auparavant, mais il y avait des règles que respectaient les Creek, ces descendants de ceux qui avaient bâti Rock Eagle et chassaient le chevreuil et remerciaient la providence avant de préparer la viande. Et mangeaient le maïs et célébraient la récolte.

Puis vinrent les traités – des accords entre ces intrus et le peuple, qui tous seraient rompus – et les terres qui furent saisies, et saisies encore.

Il y eut le traité de Savannah en 1733.

Le traité de Coweta en 1739.

Le traité d'Augusta en 1763. Et dix ans plus tard, un second traité au même endroit.

Le traité de New York en 1790, puis la décision de cultiver sur nos terres fertiles du coton courte-soie ; après quoi il y eut l'invention d'un certain Eli Whitney. Ayez une pensée pour cet homme marinant dans le jus de sa médiocrité, terrifié à l'idée de ne rien laisser derrière lui, mettant au point sa grossière invention. Ou était-ce un esclave qui inventa l'égreneuse de coton, comme d'aucuns le prétendirent ? Les travailleurs ont tendance à être plus ingénieux que leurs patrons, afin d'alléger le poids de leur labeur. Quel que fut son inventeur, avant l'égreneuse, c'était une livre de coton par jour. Après, ce fut cinquante livres, davantage d'esclaves, très peu de chevreuils, beaucoup de bœufs, de vaches et de cochons, et des discussions à n'en plus finir sur les semences, car l'égreneuse était devenue un moyen de séparer le bien du mal. Plus spécifiquement, de séparer la graine du coton de sa fibre.

Les intrus sur le territoire n'étaient plus anglais ni écossais, une révolution ayant eu lieu. Désormais, ils étaient « américains », des hommes « blancs », et bien que la couleur blanche fût synonyme de paix pour les Creek, elle signifiait autre chose pour les intrus.

Et désormais, ceux qui s'appelaient Coromantee ou Igbo ou Ouolof ou Fula étaient « nègres » ou « esclaves ».

Et désormais, les Creek étaient « indiens ».

Et il y eut le traité de Colerain en 1796.

Le traité de Fort Wilkinson en 1802.

Le traité de Washington en 1805, et le nom que notre peuple avait donné à notre territoire disparut.

Désormais, les hommes blancs l'appelèrent « Géorgie ».

Le fil de la lignée

Au fil des siècles à venir que nous allons retracer, une famille demeurera au même endroit. Ici, sur notre territoire. Le-Lieu-au-Milieu-des-Grands-Arbres portera un autre nom : Chicassetta.

LES CHANTS D'AMOUR DE WOOD PLACE

La famille ne connaîtra pas le nom originel de notre territoire, ni celui de ce premier Africain de leur lignée, celui dont la mère avait traversé l'eau. Cette famille aura oublié aussi la femme Creek qui se trouvait déjà ici. Ils ignoreront les noms de Coromantee-Panther et de Woman-of-the-Wind. Personne ne s'en souviendra, sauf nous.

Des générations se succéderont entre le peuple du Lieu-au-Milieu-des-Grands-Arbres et ses descendants : une femme qui s'appellera Eliza Deux Pinchard Freeman, surnommée Meema. Elle épousera un certain Red Benjamin, qui prendra son nom de famille.

Et Meema aura une fille prénommée Sheba, qui en grandissant aura des amours libres.

Et Sheba donnera naissance à Clyde, un fils. Dont la famille ignorera le nom du père.

Et Sheba donnera naissance à Benji et à Charlie, des jumeaux d'un autre homme, également inconnu.

Et Red Freeman décédera, ce qui fera de Meema une veuve et de Sheba une orpheline de père.

La fille de Meema, Sheba, continuera d'avoir des amours libres : d'un autre inconnu elle donnera naissance à Adam et Abel, également jumeaux. Et d'un dernier homme, Sheba donnera naissance à une fille prénommée Maybelline, qu'on appellera Lil' May. Quelques heures après la naissance de cette enfant, Sheba mourra dans une mare de sang.

Et Lil' May enfantera de Pearl. Et dix ans après la naissance de sa première fille, Lil' May mettra au monde un second enfant. Un garçon, Jason, même si sa famille l'appellera « Root ».

Et Pearl épousera Henry Collins. Elle donnera naissance à des jumeaux, Miss Rose et Henry Jr., surnommé Huck. Après plusieurs années sans enfanter, elle mettra au monde Annie Mae.

Et Annie Mae aura une fille, Pauline, d'un inconnu ; après quoi, elle laissera cette enfant derrière elle à Chicasetta.

Et Miss Rose épousera Hosea Driskell, et donnera naissance à Roscoe, un beau garçon fauteur de troubles. Et Miss Rose mettra au monde des jumeaux, Jethro et Joseph, qui mourront dans leurs berceaux.

HONORÉE FANONNE JEFFERS

Elle aura ensuite un autre fils, Norman.

Et pour finir, Miss Rose accouchera d'une fille, et elle se réjouira. La petite se prénommera Maybelle Lee, mais elle insistera pour que sa famille l'appelle « Belle ».

Et Belle mettra au monde trois filles : Lydia, Carol, et enfin, une petite dernière : Ailey, qui apprendra à honorer une lignée remontant à des gens dont elle ne connaîtra jamais le nom. À faire l'éloge d'un sang qui reviendra en rêve longtemps après la capitulation de la mémoire.

I

Si un homme meurt, vivra-t-il de nouveau ?
Nous ne savons pas répondre à cette question.
Ce que nous savons en revanche, c'est que
les enfants de nos enfants vivront à jamais et
grandiront et tendront, au fil de leur formation,
vers la perfection. Ainsi, tous les problèmes
humains se résument à l'Enfant Immortel, et
son éducation constitue le problème essentiel.
Et pour commencer, afin d'illustrer mes dires, je
me permets de prendre pour exemple, parmi des
millions et des millions, la vie d'un enfant noir.

— W. E. B. Du Bois, *Darkwater:
Voices from Within the Veil*

RÊVE ET RUPTURE

J'ai 3 ans, bientôt 4, et j'entends une voix. Comme la chanson que me chante parfois ma mère.

Hush, hush

Somebody's calling my name

Mais ce n'est pas ma maman qui m'appelle. C'est Lydia, ma grande sœur. C'est elle qui m'appelle et je l'aime beaucoup.

« Ailey, bébé, c'est l'heure de se lever. Allez. On va à Chicassetta aujourd'hui. Tu te souviens ? »

Sa voix me tire, mais quelqu'un d'autre me retient. Quelqu'un d'autre m'appelle. C'est la dame aux cheveux longs. Je l'aime beaucoup, mais je ne sais pas ce qu'elle dit. Elle me berce, ailleurs. Elle me chante quelque chose, mais je ne comprends pas les mots, et la dame aux cheveux longs me dit de faire pipi. *Vas-y, maintenant. Vas-y.*

Mais je ne veux pas. Je ne veux pas faire pipi parce qu'il va y avoir une tache jaune et humide dans mon lit et que Lydia sera désolée pour moi. Elle dira : « Oh, c'est pas grave, ma petite sœur chérie. Je ne vais pas me fâcher. » Mais je ne veux pas qu'on soit désolé pour moi. Je veux être une grande fille. Pourtant, je n'arrive pas à me retenir et je mouille mon lit et je me réveille et la dame aux cheveux longs a disparu.

J'ai 4 ans, bientôt 5, je suis dans le break marron. Maman a les mains sur la chose ronde et nous roulons, nous roulons. Je réclame papa. Demande où il est. Lydia me caresse la tête.

« Ne pleure pas, bébé, murmure-t-elle. On a dû le laisser à la maison. Il faut qu'il travaille à l'hôpital, il faut qu'il gagne de l'argent pour nous. Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? »

Mais je ne m'en souviens pas.

Coco est à l'arrière avec ses livres. Elle a bientôt 9 ans. Lydia en a onze, bientôt douze, pourtant Coco est dans la même classe qu'elle. Elle est plus intelligente que tout le monde, mais maman affirme qu'elle nous aime toutes pareil. Et nous roulons, nous roulons, et je crie, et Coco tire sur ma tresse.

Maman tourne la chose ronde et nous nous retrouvons sur le bas-côté. Nous ne roulons plus, et les voitures en passant sur la route font trembler le break.

Elle dit : « Coco, donne-moi ce sac en papier. » Elle en sort une cuisse de poulet, et j'ai faim. Je tends la main vers le poulet mais avant de me le donner, maman lance : « Tu vas être sage, maintenant ? »

Et je réponds oui, et elle me donne le poulet et je le mange, et j'aime beaucoup ma maman, même si elle crie parfois. Ensuite nous roulons et roulons pendant longtemps, très longtemps. Il y a un chemin de terre interminable et une maison et un tas de gens rassemblés sur la véranda. Un tas d'adultes, et tout le monde se lève et nous fait signe sauf une vieille femme blanche assise dans son fauteuil, et je demande : « Pourquoi cette dame blanche est là ? C'est la maman de tante Diane ? »

Et Lydia me répond : « Non, bébé. On a laissé tata à la maison. C'est Dear Pearl, notre arrière-grand-mère, et elle a la peau claire, c'est tout. S'il te plaît, sois gentille avec elle. »

Maman sort de la voiture et tout le monde ici connaît tout le monde, mais je ne connais personne et je suis très, très en colère. Ensuite, un homme aux cheveux blancs arrive dans l'allée, et il a l'air blanc lui aussi, mais je me souviens de ce que Lydia m'a dit. Il faut que je sois gentille avec lui.

Je demande : « Est-ce que tu es un homme noir ? »

Maman réplique : « Tu devrais te souvenir de lui, Ailey, tu es une grande fille maintenant. »

LES CHANTS D'AMOUR DE WOOD PLACE

L'homme dit : « Allez, ça va, donne-lui un peu de temps à cette enfant. »

Je déclare : « Je m'appelle Ailey Pearl Garfield. Et ma mère s'appelle Mrs. Maybelle Lee Garfield et mon père Dr. Geoffrey Louis Garfield. »

L'homme s'exclame : « Alors là ! Ça fait un paquet d'informations. »

Ses yeux ont toutes sortes de couleurs. Des yeux vraiment étranges, mais j'ai l'impression de me souvenir de lui.

Je lance : « Est-ce que tu t'appelles oncle Root ? »

Il s'extasie : « Cette gamine est brillante ! »

Il me soulève et me tient dans ses bras et je me sens en sécurité, et je l'aime beaucoup.

J'ai 6 ans, bientôt sept dans la grande cuisine de Chicassetta. Je connais tout le monde maintenant. Je sais que ma grand-mère s'appelle Miss Rose et qu'elle vit dans une maison. Sa sœur, tante Pauline vit dans une autre maison. Leur frère s'appelle oncle Huck, mais il ne sort de chez lui qu'une fois par semaine. Il a un amoureux qu'il embrasse sur la bouche, mais je ne suis pas censée le savoir. Leur mère, c'est Dear Pearl et son frère à elle, c'est oncle Root. Je sais que le frère de ma mère s'appelle oncle Norman. Tous les adultes ont le droit de me dire quoi faire, même si je n'ai pas envie d'écouter.

Ce doit être un samedi ou peut-être un dimanche, parce que Baybay et Boukie sont pas là. *Ne sont pas*. Ils viennent en semaine et jouent avec moi. La maman de Baybay les dépose et nous courons et nous jouons, mais ils ne parlent pas comme il faut. Et ma maman me dit de mieux parler, mais parfois j'oublie. Dans la cuisine ma grand-mère pose sur la table une assiette de petits pains, de gruau de maïs et de saucisses, et maman lui dit que c'est trop de nourriture. Je suis déjà rondelette.

Miss Rose réplique : « Laisse cette enfant tranquille, elle a bien le droit de manger en paix. » Elle sert du café à maman mais mes

sœurs et moi on peut pas avoir de café. On *ne* peut pas. On a du chocolat chaud.

Coco dit : « En fait, il y a des stimulants dans le chocolat aussi, comme la caféine dans le café. »

Maman riposte : « Arrête de répondre aux adultes. Tu devrais être reconnaissante pour la nourriture abondante qu'il y a sur cette table et remercier les mains qui l'ont préparée. »

Il est temps d'aller faire les courses, parce que maman veut pas vider le garde-manger. *Ne* veut pas. Mais Coco veut pas aller en ville. *Ne* veut pas. Elle préfère rester avec Miss Rose pour l'aider à faire des conserves. Elle promet de bien se tenir et d'essayer de ne pas être malpolie.

Ensuite nous sommes dans le break, je suis assise entre Lydia et maman. Je suis repue après le petit-déjeuner, et ma mère et ma sœur sentent vraiment bon, comme les dames adultes. Je suis heureuse, j'écoute la radio mais ensuite une dame blanche nous voit au Pig Pen. Elle sait pas que Lydia est avec nous. *Ne* sait pas.

Lydia nous ressemble pas. *Ne* nous ressemble pas. Papa a les yeux marron mais il a l'air d'un homme blanc. Maman a la peau foncée comme du chocolat, et elle est petite et belle. Elle se lisse les cheveux avec un peigne chauffant et de la brillantine. J'ai la peau foncée aussi, mais pas comme maman. J'ai du rouge sous le marron, comme ma grand-mère. Coco a les yeux et la peau assortis, couleur caramel. Elle a le nez épaté comme maman, et elle est vraiment petite, aussi. Elle a les mêmes cheveux que ceux de maman, très longs. Les cheveux de Lydia sont longs aussi, mais raides. Sauf dans la nuque, où elle a plein de petits cheveux frisés, comme les miens. C'est comme ça qu'on voit que c'est une fille noire. Et elle a un espace entre les dents du haut aussi, comme maman. Elle a la peau claire, mais pas autant que papa. On dirait qu'elle est restée longtemps au soleil et qu'elle a bronzé. Maman dit que les Noirs ne bronzent pas. Nous avons déjà des couleurs. Et maman se fiche si les gens se trompent sur ses enfants. *S'en fiche*. Elle nous a toutes les trois portées dans son ventre, nous sommes à elle et nous devons l'aimer beaucoup.

Il fait froid dans le magasin. Pendant que maman pousse le Caddie dans le rayon, la dame blanche nous salue de la main.

Maman lui adresse un petit geste en retour, et lui dit bonjour, et la femme pousse son Caddie vers nous. Elle est vieille comme ma grand-mère et elle porte un chemisier rose avec une jupe en jean. Ses chaussures marron sont laides. Je n'aime pas ces chaussures.

La dame blanche dit : « Vous vous y prenez tellement bien avec les enfants. »

Maman répond : « Merci m'dame. Je fais de mon mieux avec ces deux-là. Il y en a une autre à la maison.

— Depuis combien de temps travaillez-vous là-bas ?

— Pardon ? »

La dame touche l'épaule de Lydia. « Celle-ci n'aura bientôt plus besoin d'une nounou, et ma fille a un petit garçon qui vous adorerait. Je vais vous donner son numéro. Elle paie bien. » La dame blanche fourre sa main dans son sac et en sort un stylo. Elle recommence l'opération et en sort un morceau de papier chiffonné, et maman grimace, mais ensuite sourit. Elle dit que Lydia est sa fille. Elles ont les mêmes dents, mais Lydia aura des bagues l'année prochaine.

« Allons, ne vous moquez pas de moi ! » La dame blanche secoue son doigt près du visage de ma mère, et je fais : « Oooh », parce qu'y faut jamais mettre sa main dans le visage de quelqu'un. *Il ne faut.*

Maman recule d'un pas. Toujours souriante.

« Je vous promets que je vous dis la vérité. C'est ma fille, et je suis bien placée pour le savoir. J'étais là pendant tout le travail, dix-sept heures en tout. »

La femme pointe le doigt vers ma sœur. « Cette petite est une enfant de couleur ? C'est bien ce que vous êtes en train de me dire ? »

Puis Lydia se met à chanter notre chanson préférée, qui dit qu'elle est fière d'être noire. Je commence à danser, en remuant mon popotin. Maman essaie de me prendre par la main, mais je me réfugie derrière Lydia. La dame blanche devient rose. Puis elle s'éloigne en poussant son Caddie.

Lydia s'exclame : « Je suis noire. »

Maman rétorque : « Tu crois que je ne le sais pas ? Et à qui tu parles, d'abord ? Je te conseille d'éviter de faire une scène en public ! »

Maman s'éloigne, Lydia pousse le Caddie et remet nos articles sur les étagères. Le bacon et les céréales et le pain de mie blanc et ramolli. À la caisse elle m'achète une barre de chocolat en disant qu'elle va me la cacher pour que maman ne la voie pas, mais une fois sur le parking, le break a disparu.

Lydia tient ma main et nous attendons maman. Nous attendons et nous attendons, puis Lydia dit qu'on va aller faire un tour. Je commence à avoir mal aux jambes et Lydia s'agenouille, m'invite à grimper sur son dos. Elle se remet en marche. Il y a une maison, et j'ai l'impression de reconnaître cet endroit. Les fleurs rouges. L'oiseau dans l'arbre : *cou-cou, cou-cou*. Je descends du dos de Lydia, mais avant que nous puissions frapper, oncle Root ouvre la porte.

« Jeune fille, avant de commencer, ce ne sont pas mes oignons, je n'ai rien à voir là-dedans. Je suis censé être en vacances, donc je vais rester à l'extérieur de tout ça. J'ai dit pareil à ta mère quand elle m'a appelé et qu'elle m'a réveillé en pleine sieste. Une sieste très agréable en plus. Entrez. »

Nous traversons à sa suite le salon, et pénétrons dans la cuisine. Lydia s'assoit sur une chaise et me hisse sur ses genoux. Elle pose son menton sur le sommet de mon crâne, mais ses jambes sont trop maigres. Ses os me font mal au derrière.

Oncle Root s'empare du téléphone mural. « Allô ? Miss Rose, j'ai tes petites filles. » Il attend, et on entend des braillements.

« Elle dit qu'elle est encore fâchée c'est ça ? Celle que j'ai devant moi est pas mal furieuse aussi. Eh bien, qu'est-ce qu'elle croyait, Maybelle Lee ? Les enfants n'ont pas conscience du danger. Elle croyait qu'elles allaient tout simplement l'attendre au magasin pendant qu'elle faisait un tour en voiture ? Elle aurait dû réfléchir. Si on était à Atlanta, Dieu seul sait avec qui ces gamines se trouveraient à l'heure qu'il est. »

On entend encore brailler, et il nous fait une grosse grimace. « D'accord, Miss Rose. OK. Très bien. Entendu. » Il raccroche et nous dit que notre grand-mère a décidé que nous passerions la nuit dans sa chambre d'amis.

Lydia déclare : « Très bien. »

Je renchéris : « Ouais, très bien.

— Mais d'abord, jeunes filles, on va aller au Cluck-Cluck Hut. S'acheter du poulet, des petits pains et des frites. Et au retour on passera au Pig Pen s'acheter de la glace. J'ai une tarte au congélateur, et on va se faire un festin. Le pouvoir au peuple ! »

Il brandit son poing.

Je m'extasiai : « Waouh ! »

Avant d'aller au lit, Lydia demande à oncle Root un drap supplémentaire pour mettre sous moi. J'ai peur qu'elle lui parle de ce que je lui ai raconté sur la dame aux cheveux longs, mais Lydia dit rien. *Ne* dit rien. Cette nuit-là, la dame aux cheveux longs vient me voir dans mon rêve, mais elle s'assoit près de moi, c'est tout. Le lendemain matin, il n'y a pas de tache jaune. Lydia me félicite. Deux nuits d'affilée sans mouiller mes draps. C'était qui la grande fille ?

Et je proclame : « Moi ! »

— Tope là ma grande ! » Je tape sa paume de toutes mes forces et elle la retourne face contre sol. « Et maintenant du côté noir ! »

Au petit-déjeuner, oncle Root nous sert du fromage avec des œufs et des pancakes tartinés de beurre et arrosés de sirop d'érable. Il dit qu'il sait comment nourrir des enfants affamés. Il ne faudrait pas le prendre pour un radin.

Ensuite nous roulons et roulons dans sa longue voiture, en direction de la campagne. Une fois dans l'allée, nous descendons tous, mais oncle Root me demande de rester près de lui. De laisser ma sœur y aller d'abord. La porte à moustiquaire s'ouvre et maman sort sur la véranda et descend les quelques marches. Ma sœur se précipite vers elle. Elle pleure, et maman la serre dans ses bras en la berçant d'un côté et de l'autre.

Lydia dit : « Je suis désolée. »

Maman répond : « Ce n'est pas grave, ma chérie. Tout va bien. »

J'ai déjà 9 ans, parce que c'était mon anniversaire la semaine dernière. Je cherche Lydia, je voudrais qu'elle vienne au ruisseau avec moi. C'est vendredi après-midi. La mère de Baybay James est

passée le prendre, avec Boukie Crawford, et je m'ennuie. Si ma grande sœur vient avec moi au ruisseau, elle cassera de la canne à sucre et m'en donnera un morceau à sucer. Mais je l'appelle et elle ne répond pas.

Je cours retrouver Coco sur les marches du devant. « Viens ! Allons au ruisseau ! Allez !

— T'es une boule de nerfs. Calme-toi. »

Coco râle comme une vieille dame, et elle ressemble aussi à une vieille dame. Ses cheveux tressés sont noués en macarons sur sa tête. Elle remonte les marches et demande en criant par la porte à moustiquaire la permission d'aller au ruisseau.

Une voix répond. « Tu prends la petite ?

— Oui, maman, elle est avec moi.

— D'accord. Faites attention. »

Coco s'empare d'un long bâton dans le tas de bois à côté de la maison. Il y a des ronces sur le chemin du ruisseau et le bâton nous protégera des serpents. Puis elle réfléchit par où nous passerons. Nous pouvons prendre vers le nord, mais ensuite nous nous retrouverons sur le champ de soja qu'a planté oncle Norman. Après, il y a une forêt avec des arbres et des ombres, comme dans un conte de fées. Une forêt qui me fait peur ; nous prenons donc le chemin le plus long, et partons vers l'est à travers les pêcheurs jusqu'au chemin de terre.

Là il nous faut de nouveau choisir. Si nous prenons d'un côté, nous arriverons sur la grande route, mais nous n'en avons pas le droit. Nous partons donc dans l'autre direction, et passons devant la plantation incendiée et le vieux bazar. La route débouche sur Red Mound, l'église de notre famille. Nous prenons donc encore vers l'ouest pour atteindre le ruisseau. Là, nous voyons un pick-up vert clair garé dans l'herbe, et Lydia sur une couverture étalée par terre. Ses longs cheveux sont dénattés. Elle n'a plus de chemisier ni de soutien-gorge, et je vois ses seins. Un homme se tient debout au-dessus d'elle. Un homme adulte. Tony Crawford, le cousin de Boukie. Tony fréquente notre église, et il est nu, et il tire sur son long, long pénis.

Coco plaque une main sur sa bouche et m'entraîne en me tirant par la main vers la route principale. Elle se met à courir

et j'essaie de la suivre. Je la supplie de ralentir. Mes jambes sont fatiguées. Elle ne s'arrête qu'à la plantation. Mains sur les genoux, je reprends mon souffle.

« Coco, pourquoi Lydia était nue ? Et cet homme, Tony, aussi ? »

Elle soupire et garde le silence un moment.

« OK, bon, elle avait chaud, Ailey. Il fait vraiment chaud aujourd'hui... et... et... c'est pour ça qu'elle avait enlevé son chemisier. Et... et... l'homme... il essayait de faire mieux que Lydia. C'était un jeu, OK ? Juste un jeu pour voir qui faisait pipi le plus loin. Et... et... les garçons urinent debout et pas assis. Avec leur pénis. C'était ça qu'il avait devant.

— Je sais bien. J'ai déjà vu un pénis, plein de fois. J'ai vu celui de Gandee dans la baignoire. Il m'a dit de le toucher, et il s'est levé, comme celui de Tony. »

Elle me frappe l'épaule.

« Aïe, arrête, Coco ! Tu me fais mal !

— Ne répète plus jamais ce que tu viens de dire sur Gandee. Tu m'entends ? Jamais, à personne. Tu ferais du mal à maman, beaucoup de mal. Elle n'arrêterait pas de pleurer. Et ce n'est pas ça que tu veux, pas vrai ? Promis-juré ? »

Je réfléchis un instant. J'aime prendre le temps de réfléchir maintenant. Je n'aime pas que les gens me pressent.

« Et Lydia ? Ça lui ferait du mal, aussi ?

— Et comment. » Coco me tend son petit doigt et j'y accroche le mien en promettant de ne rien dire. Sur le chemin du retour, elle se parle à elle-même. On dirait de nouveau une vieille femme. Sauf qu'elle jure à mi-voix. Elle dit qu'elle est heureuse que Gandee soit mort. Qu'elle est sacrément heureuse. Ce salopard de fils de pute. Ce sale enfoiré.

Lydia n'est toujours pas revenue à l'heure du dîner, et maman traverse la maison et sort dans le champ que Miss Rose appelle son jardin. Maman crie le nom de ma sœur. Elle nous demande à Coco et moi si nous savons où notre sœur est allée. Nous répondons que non, m'man, mais ensuite il fait nuit. Il n'y a pas de lampadaire à la campagne, seulement des lucioles. Maman commence à passer des coups de fil, et oncle Root, oncle Norman

et tante Pauline viennent à la maison. Tante Pauline s'assied avec maman sur le canapé recouvert d'une housse en plastique et lit à voix haute des passages de la bible, que l'éternel est son berger et qu'elle ne manquera de rien, mais maman reste inquiète.

Puis elle m'appelle et s'agenouille devant moi. Elle me demande encore si j'ai vu Lydia.

« Dis-moi, ma chérie, dit maman. Tout ira bien. Je ne me fâcherai pas contre toi. »

Lorsqu'elle commence à pleurer, je lui raconte ce que j'ai vu au ruisseau, mais sans parler de Gandee, dans l'espoir de ne pas complètement manquer à ma promesse. Mais Coco est fâchée contre moi. Je le vois bien. Elle me fixe durement.

Maman me répète que j'ai bien fait, puis elle appelle le bureau du shérif, bien que ma grand-mère la supplie de ne pas le faire. Dieu sait ce que les policiers feraient à un homme de couleur une fois qu'ils lui auraient mis la main dessus, mais maman s'en fiche. Elle appelle quand même, et le shérif lui répond qu'il faudra qu'elle rappelle le lendemain. Lydia doit avoir disparu au moins vingt-quatre heures pour qu'il puisse faire quoi que ce soit.

Oncle Root appelle des Noirs qu'il connaît en ville, en leur demandant s'ils n'ont pas vu ma sœur. Il leur explique qu'elle a la peau très claire avec deux longues nattes qui lui tombent jusqu'à la taille. Elle est grande, aussi, mais pas complètement formée, donc elle fait son âge, c'est-à-dire 15 ans, bientôt 16. Et l'auraient-ils vue avec Tony Crawford ?

Au petit-déjeuner je n'ai pas faim, et Coco non plus. Nous nous asseyons sur les marches de la véranda, et c'est là que nous voyons arriver le pick-up de Tony avec Lydia côté passager. Elle ouvre la portière, mais Tony a dû lui dire quelque chose parce qu'elle s'immobilise avant de l'embrasser sur la bouche. C'est ce que maman voit en sortant de la maison, avant que Tony ne reparte. Debout sur la véranda, elle crie à Lydia qu'elle a intérêt de ne pas bouger. Ma grande sœur reste là, tremblante, et maman se précipite dans le champ, à travers les pêcheurs. Elle revient avec une badine, et Lydia se met à hurler.

La porte à moustiquaire claque et ma grand-mère s'avance sur la véranda.

« Attends un peu, Belle. Laisse cette enfant s'expliquer.

— Expliquer quoi ? Ce Negro l'a embrassée ! »

La porte à moustiquaire claque derechef. Cette fois, c'est oncle Root.

« Maybelle Lee. Ne fais pas ça, ma chérie. S'il te plaît. Tu n'es pas comme ça. »

Mais maman commence à arracher les feuilles de la badine, et ma grande sœur hurle de plus belle.

« Tu peux pleurer autant que tu veux ! Vas-y ! Mais tu vas la prendre, cette raclée. Et je vais te dire pourquoi. Je vais te fouetter parce que tu m'as foutu la trouille. Je me demandais où tu étais et si tu étais encore en vie ! Ma gamine de 15 ans... » Maman agite la badine en direction de ma sœur. Des larmes lui coulent des yeux mais elle ne les essuie pas. « Ta grand-mère ne voulait même pas que j'appelle la police. Elle a dit que si je le faisais, Tony Crawford pourrait bien se faire tuer, parce que c'est comme ça qu'ils traient les Noirs ici. Mais quand j'ai fini par appeler le shérif, il m'a dit que les filles faciles fuguent tout le temps. C'est comme ça qu'il t'a appelée ! Une fille facile ! Il se fichait pas mal de toi, parce que tu es une fille noire. Alors j'ai commencé à prier. C'est tout ce que je pouvais faire, Lydia. À prier que ce négro ne tue pas mon enfant. Que tu reviennes à la maison. »

Je suis debout devant la véranda et je pleure, et Coco se trouve sur la marche derrière moi. Elle m'enlace les épaules. Maman lâche la branche de pêcher et s'écroule par terre. Elle se met à brailler comme à l'église. À agiter ses mains comme si le Saint-Esprit se manifestait, mais elle exprime tout sauf le bonheur. On ne dirait pas qu'elle est bénie de Dieu, et oncle Root dévale les quelques marches et la prend dans ses bras. Il lui dit de ne pas pleurer. « S'il te plaît, ne pleure pas, chérie. » Lydia demeure immobile dans le jardin. Elle continue de hurler.

À l'église le dimanche je suis assise entre Coco et ma grand-mère. De l'autre côté, il y a oncle Norman. Personne d'autre de notre famille n'est venu. Personne ne se parle beaucoup depuis le retour de ma sœur. Je me sens mal ce matin donc j'ai mis une robe que Lydia m'a faite. J'ai tournoyé dans ma robe

pour la faire sourire, mais elle n'a rien dit et j'espère qu'elle ne m'en veut pas d'avoir rapporté.

Avant le sermon, Mr. J. W. nous fait chanter. C'est le diacre en chef, il lance une phrase et nous lui répondons. Mais Mr. J. W. a une voix vraiment affreuse, et même si je suis triste à cause de ma sœur, j'ai envie de rire. Je me couvre la bouche, parce que je ne veux pas m'attirer d'ennuis.

Elder Beasley se lève. Il se dirige vers le lutrin et feuillette sa bible.

« Le texte que j'ai choisi ce matin est tiré de la genèse, chapitre quatre, verset un à treize. Tout le monde y est ? »

J'ai ma propre bible. Elle est recouverte de similicuir blanc. C'est ma grand-mère qui me l'a offerte à mon anniversaire, et je trouve les pages parce que je lis très bien. Je suis fière, je pose ma bible sur mes genoux et je fais semblant d'être une grande. J'agite dans l'air l'éventail en carton à l'effigie du petit Jésus blond entouré d'agneaux.

Elder Beasley nous lit l'histoire de Caïn et Abel. Comment Adam a connu sa femme et comment elle a enfanté, et comment une fois adulte Caïn a tué son frère Abel.

« Caïn est un meurtrier, pas vrai ? Y a pas de doute là-dessus. C'est un infâme, un ignoble criminel ! Il a tué son propre frère parce qu'il était jaloux. Sa foi n'était pas assez forte pour dire, OK, d'accord, bon, Dieu ne l'a pas choisi. Et ça l'a rendu furieux. Il n'a pas pensé qu'il pouvait peut-être prier et demander : "Seigneur, que veux-tu de moi ? Oublie mon frère. Qu'est-ce que je peux faire ? Comment obtenir la faveur que tu as accordée à Abel ? Est-ce que je m'y prends mal ? Aide-moi, Seigneur. Fais-moi un petit signe, c'est tout." Mais non, Caïn a rien fait de tout ça. Non, il a préféré mal agir et tuer son frère, donc il a été puni. Certains d'entre vous assis ici, vous connaissez des temps difficiles. Vous vous battez. Vous avez des factures à payer et pas assez d'argent. Certains de vos enfants, ils sont tombés amoureux du monde et ils ont déçu leurs familles. Certains d'entre vous élèvent les petits-enfants que ces enfants vous ont laissés. Je nommerai personne. On a pas besoin de ça. Tout ce que je vous dis, c'est que je sais ce que vous traversez. C'est à ça que sert un pasteur, mais je ne suis pas seulement votre pasteur. Je suis votre frère en Christ... »

LES CHANTS D'AMOUR DE WOOD PLACE

La porte de l'église s'ouvre en grinçant. Tony Crawford et sa mère remontent l'allée centrale. Lorsqu'ils passent près de moi, je vois le visage gonflé, rouge et violacé de Tony Crawford. Il a un œil fermé, et il marche comme s'il était très fatigué. Tout le monde dans l'église se met à murmurer, mais Elder Beasley nous dit : « Amen, prions ».

J'ai 13 ans, bientôt 14, et nous sommes un matin de juin. Maman et moi nous sommes levés alors qu'il faisait encore nuit afin de nous préparer à partir pour Chicassetta. Le temps qu'elle fasse le petit-déjeuner, le soleil se profile dans le ciel. Mon père rentre à la maison après avoir travaillé de nuit aux urgences. Mais mes sœurs ne sont pas là dans la cuisine pendant que maman nous sert, papa et moi. Gruau, œufs, petits pains à la saucisse. Pas de café pour moi ; je suis trop jeune.

Elle donne à papa des instructions. Lui dit de ne pas oublier qu'il y a des Tupperware dans le congélateur avec des indications sur les couvercles. Il doit décongeler et ensuite tout transvaser dans un plat avant de le mettre au four, sinon le plastique brûlera et ça sentira mauvais, en plus.

Il se tapote les cuisses. Elle s'assoit sur ses genoux, et il lui embrasse la joue.

« Femme, je suis grand, tu sais.

— Je ne veux pas que tu aies faim.

— Il faut que je perde du poids de toute façon. Je peux bien rater quelques repas.

— Mais ne sors pas manger tous les jours. Ce n'est pas bon pour ta santé. Il y a plein de légumes dans ces Tupperware.

— Ça va aller. Tu vas me manquer, femme, c'est tout.

— Beaucoup ? Dis-moi la vérité. »

Ils plaisantent ainsi un moment, mais j'ai envie qu'ils me remarquent. « Je vais te manquer, moi aussi ?

— Quelle question ! s'exclame papa. Tu es ma petite fille chérie ! Évidemment que tu vas me manquer. Qui me battra aux échecs quand tu seras partie ?

— N'importe qui peut te battre. Tu ne sais pas jouer. »

Maman rit, et il lui dit telle mère telle fille, parce qu'une chose est sûre, je sais remettre n'importe quel gars à sa place. Elle lui tape l'épaule doucement, et il l'embrasse mais cette fois sur la bouche. Ils recommencent à m'ignorer, en parlant genre « juste entre eux » à voix basse.

Cet été, c'est différent : nous partons vers le sud mais il n'y a que maman et moi dans la voiture. Lydia est déjà là-bas. Elle va rentrer en licence de sciences sanitaires et sociales à Routledge College, et depuis qu'elle est partie je me sens si seule dans la Ville sans elle. C'était Lydia qui me réveillait avant, le matin, en me faisant de gros bisous bruyants sur le visage. Qui me félicitait de ne pas avoir mouillé mon lit ; cela faisait un an que la dame aux cheveux longs avait cessé de venir me voir dans mes rêves. C'était Lydia qui discutait avec moi pour savoir quels vêtements je devais mettre. Qui me disait que je portais trop de jeans et qui, lorsque je protestais en affirmant que notre cousin Malcolm en portait tous les jours, me répliquait que j'avais raison mais que Malcolm n'était pas aussi joli que moi. Elle est ma meilleure amie, mais elle n'est plus là maintenant, sauf l'été.

Coco aussi a quitté la Ville. Elle entame sa troisième année à Yale. Elle a été acceptée avant l'âge normal, et maintenant elle prépare médecine. Elle a téléphoné la semaine dernière pour dire à maman qu'elle irait en car à Chicassetta. Oui, c'est un voyage de trois jours, mais elle veut voir du pays. Et pas besoin de s'inquiéter pour son billet. Elle a déjà des économies de côté.

C'est un drôle de voyage dans le break. Je ne suis pas coincée entre Lydia et ma mère. Coco n'est pas assise sur la banquette arrière, ne tire sur mes tresses et je n'ai pas à lui taper les mains pour me défendre, et lorsqu'on s'engage dans l'allée de la ferme, Dear Pearl n'est pas sur la véranda. Elle se fait vieille. Elle n'aime plus être dehors quand il fait chaud. Il n'empêche, c'est bizarre de ne pas la voir agiter dans notre direction son éventail de l'église, et que ce soit mes sœurs à la place sur la véranda qui nous attendent, maman et moi. C'est alors qu'oncle Root se lève d'un pas alerte même s'il ne va pas jusqu'à descendre les quelques marches en bondissant, comme par le passé. Il prend son temps,

et lorsqu'il m'embrasse sur la joue je remarque que je fais la même taille que lui.

Mes camarades ne viennent plus jouer avec moi non plus. L'été dernier j'ai commencé à avoir mes règles, et maman m'a dit que je devenais une jeune femme. Je ne pouvais plus faire les quatre cents coups avec des petits voyous crasseux toujours à se renifler. Baybay James et Boukie Crawford ont un an de plus que moi, a ajouté maman, et les garçons à cet âge font des bêtises, mais ils n'en feraient pas avec sa fille.

Les jours vont et viennent, comme le disent les vieux, et les heures passent et se ressemblent. Je porte un vieux chapeau pendant que nous désherbons dans le jardin. Mes sœurs sont silencieuses. Coco est fascinée par la terre, elle la malaxe entre ses doigts, et Lydia n'arrive pas à se concentrer sur les mauvaises herbes. Elle se redresse et met sa main en visière pour protéger ses yeux de la lumière. Comme si elle cherchait à voir quelque chose au loin.

Mais ma mère est tellement heureuse. Je ne l'ai jamais vue aussi heureuse, et chaque jour elle monte dans le break et part en visite. Les nouvelles qu'elle rapporte ne sont guère passionnantes. Quelqu'un a eu un bébé. Quelqu'un d'autre aménage une chambre supplémentaire dans son garage. Ou bien des fleurs ont été plantées dans le jardin devant ces blocs de ciment qui soutiennent le mobile-home d'une autre famille. Un soir, ses yeux sont étincelants, comme si elle avait vécu une vraie aventure. Comme si elle avait siroté une boisson magique.

Je suis assise sur la véranda, désœuvrée : je ne sais pas coudre un patchwork. Mes points sont trop larges, dit ma grand-mère, je devrais donc passer mon tour. Nous sommes ensemble, je n'ai qu'à en profiter, mais je fais la tête. Mes sœurs sont à l'American Legion, mais je n'ai pas le droit d'y aller. Je suis trop jeune, paraît-il. Je n'aurais même pas le droit d'y entrer, et encore moins d'acheter à boire.

Maman est une couturière accomplie, mais ce soir les morceaux de tissu restent sur ses genoux. Elle ne fait que se balancer sur son fauteuil, souriante, et Miss Rose lui demande ce qu'elle a. Est-ce que quelqu'un lui a donné de l'argent ?

« Non, m'man, je suis heureuse, c'est tout ! J'ai trois filles et elles vont toutes bien ! Je ne m'inquiète plus pour elles. Elles m'ont valu quelques cheveux gris, mais on dirait que ça va aller. Encore quatre ans, et mon bébé en aura fini avec le lycée. » Elle me tapote la jambe, comme si j'avais besoin qu'on me rappelle que j'étais sa petite dernière.

« Ne crie pas victoire trop tôt, dit tante Pauline. N'oublie pas, le diable est toujours à l'œuvre. » Elle parle comme un pasteur à ses fidèles.

« Cause toujours, réplique ma mère. C'est quand même moi qui ai élevé ces filles. Pas Satan. »

Ma grand-mère leur dit d'arrêter de se chamailler. Ce n'est pas bien, et tante Pauline affirme qu'elle ne pensait pas à mal. Elle prend la main de ma grand-mère et la serre. Elle est désolée, dit-elle, mais quelques jours plus tard mon arrière-grand-mère décède.

Dear Pearl meurt bien trop tôt. À 27 ans, ce qui est très jeune dans notre famille. Elle aurait dû vivre encore dix ans, même si elle s'était laissée aller depuis qu'elle était veuve. Elle était devenue grosse, avait arrêté de mettre son dentier, et ses filles devaient insister pour qu'elle prenne un bain deux fois par semaine. Pourtant, elle n'avait pas de diabète, même si elle adorait les sodas et les bonbons à la menthe. Selon son médecin, c'était un miracle que sa santé fût aussi bonne.

Personne ne sut quand cela se produisit. Dear Pearl était allée se coucher tôt en sautant le dîner et en affirmant qu'elle voulait s'allonger. Elle avait gagné sa chambre, au rythme lent de sa canne heurtant le sol. Le lendemain matin, nous avions entendu Miss Rose appeler sa mère. Comme Dear Pearl ne s'était pas levée, ma grand-mère dit qu'elle avait besoin de dormir plus longtemps, ce que Dear Pearl méritait, sans aucun doute. N'avait-elle pas trimé toute sa vie ? Il fallait la laisser profiter de sa couverture en chenille. Mes sœurs et moi étions assises dans la cuisine pendant que Miss Rose s'affairait, coupant des tranches de lard. Cassant des œufs en y ajoutant de la crème fraîche épaisse achetée à la ferme au bout du chemin. Ma grand-mère ne croit pas aux produits achetés dans les

magasins. Pendant l'été, elle prépare deux petits déjeuners : un pour elle, ma mère et Dear Pearl, et un autre pour mes sœurs et moi. Après le petit déjeuner, Miss Rose avait mis la viande cuite et les petits pains au four, mais jeté les œufs brouillés. Elle était sortie dans le jardin avec mes sœurs et moi pour désherber. À l'heure du déjeuner, lorsqu'elle était retournée dans la maison, mon arrière-grand-mère ne s'était pas encore levée. Miss Rose était allée dans sa chambre, et il ne lui avait fallu qu'un instant pour comprendre que quelque chose ne tournait pas rond, et elle s'était aussitôt mise à crier avant de hurler à pleins poumons.

Ma grand-mère est une femme souriante et gaie qui sait toujours quoi dire pour vous remonter le moral quand vous en avez besoin, mais depuis qu'elle a trouvé Dear Pearl, ses larmes n'arrêtent pas de couler. J'ai peur qu'elle vienne à manquer d'eau, alors je lui en sers de pleins verres, et je lui tapote l'épaule.

« Merci, chérie », hoquète-t-elle sans cesser de pleurer.

Quelques heures après que nous avons trouvé Dear Pearl, Mr. Cruddup, le croque-mort noir du bourg, arrive à la maison avec son corbillard. Il salue solennellement ma famille et chuchote ses condoléances. Oncle Root nous rejoint une fois le corbillard parti avec Dear Pearl. Il ne voulait pas voir sa sœur quitter la maison le visage couvert d'un drap, dit-il à ma mère. Oncle Root porte son costume en crêpe de coton bleu ciel et son nœud papillon à rayures bleu et rouge soigneusement centré, mais il a l'air très triste. Il s'assied au salon dans l'un des fauteuils recouverts d'une housse en plastique et, le menton posé sur le poing, fixe le mur. Toutes les heures, maman m'envoie avec une assiette pleine. Ne veut-il pas manger quelque chose ? Cela lui ferait peut-être du bien. Mais le vieux se contente de secouer la tête.

La veille de l'enterrement, je demande à ma mère si nous avons le temps d'aller à Macon m'acheter une robe. Je n'ai rien de convenable à me mettre, seulement des jeans et des robes d'été, mais maman disparaît dans sa chambre. Elle revient, une robe bleu marine avec un col en dentelle sous le bras. Elle tient aussi dans les mains une paire de chaussures sombres à petits talons, un collant et une combinaison, le tout à ma taille.

« J'ai rêvé que Dear Pearl mourait, et j'ai mis ça dans la valise pour toi. Mais je n'y ai plus pensé. Tu sais, parfois je rêve de choses qui ne se réalisent pas. J'espérais que ce serait le cas cette fois. »

Depuis que je suis petite, ma mère répète qu'à Chicassetta il n'est pas rare qu'un enterrement noir tourne mal ; ce qui est rare, c'est quand tout se passe bien. Et il n'y a pas de crémation non plus. Les Noirs à Chicassetta n'y croient pas : ce n'est pas naturel. C'est pour ça qu'ils ont l'agent d'assurances. Vous le payez tous les mois (ou toutes les deux semaines, en fonction de l'échéancier), et peu importe votre niveau de pauvreté, vous avez assez d'argent pour vous faire enterrer dignement. Et si vous êtes trop pauvre pour l'assurance obsèques, Mr. Cruddup fait appel aux donations pour financer le voyage jusqu'à votre dernière demeure. Et il ne souffle mot de vos affaires. D'après maman, si on peut maîtriser le choix du cercueil, des fleurs et de la partie du cimetière noir au bourg où l'on souhaite reposer, la liste des invités échappe à tout contrôle. Ce n'est pas bien vu d'empêcher qui que ce soit de rendre un dernier hommage au défunt. Ce qui est plus compliqué, c'est lorsqu'un membre de votre propre famille se comporte mal.

Avant l'enterrement, maman me confie un secret, une chose à laquelle je ne devrais jamais faire allusion : tante Pauline n'est pas l'enfant biologique de Dear Pearl. Elle l'a élevée comme sa propre fille après qu'Annie Mae, la vraie mère de tante Pauline, l'a abandonnée. Annie Mae est la sœur de ma grand-mère, mais elle est partie depuis si longtemps que tante Pauline pourrait la croiser dans la rue sans la reconnaître si on ne lui avait pas donné une photo de sa mère quand elle était petite. Cette photo et quelques anecdotes sont tout ce qui reste d'Annie Mae : sa couleur préférée (le bleu), sa manière de jouer de la trompette comme un ange de Dieu, son horreur des robes.

Jamais ma grand-mère ne laissa paraître le moindre signe que tante Pauline avait été adoptée, et elles étaient soudées. Voilà pourquoi tout le monde fut surpris quand ma grand-mère piqua une crise au funérarium de Mr. Cruddup, criant qu'elle voulait un cercueil blanc, et non le bordeaux que tante Pauline

avait choisi, selon maman – qui était présente au funérarium lorsque cela se produisit. Ensuite, tante Pauline voulut contrôler les écritures, qu'on lise le Psaume vingt-trois au lieu de l'Épître aux Éphésiens, chapitre deux, verset huit. Tante Pauline sortit la Bible de leur mère pour montrer les écritures qu'elle préférait, mais Miss Rose lui rétorqua que cela comptait pour rien. Tout le monde savait que leur mère n'avait jamais appris à lire. Mr. Cruddup murmura qu'il allait les laisser, le temps qu'elles prennent une décision, mais même après, Miss Rose et tante Pauline se disputèrent pour savoir ce qu'il fallait servir au repas qui suivrait la cérémonie. L'une voulait des côtelettes de porc, du quatre-quarts et des petits pains. L'autre du poulet frit, de la tarte aux patates douces et des galettes. Au moins furent-elles d'accord sur le choix des légumes.

Il faut oncle Root pour les rabibocher. Lorsqu'il arrive, maman me demande d'aller dans ma chambre avec mes sœurs. Les adultes parlent, mais elle ne me fait aucune remarque en me voyant m'attarder dans l'encadrement de la porte du salon. J'entends le vieux dire à ma grand-mère et à tante Pauline qu'elles devraient avoir honte. Quel genre de filles se conduit de la sorte alors que leur mère vient juste d'être rappelée à Dieu ? C'est un scandale, et si elles ne rentrent pas dans le rang, c'est lui qui va prendre les décisions pour l'enterrement et le repas. Après tout, c'est lui qui paie presque la totalité des frais. Parce que cette assurance obsèques à mille cinq cents dollars que sa sœur avait souscrite ne couvrait quasiment rien.

Jeudi après-midi, à notre arrivée à la cérémonie, l'organiste qui joue « Precious Lord » fait traîner une note sur trois. Notre famille avance derrière le cercueil blanc que portent des hommes gantés de blanc. Nous ne pouvions accueillir tout le monde dans notre église, si bien que la cérémonie se tient dans le gymnase du nouveau lycée. Des hommes apportent des fleurs et proclament un nom de famille en présentant chaque arrangement. Il y a tellement de fleurs, comme si un jardin avait éclos sous le panneau de basket. Toutes les vieilles dames portent un chapeau. Lorsque Elder Beasley grimpe sur l'estrade, une vague de blanc déferle au rythme des mouchoirs que sortent toutes ces dames.

Il commence par le Psaume vingt-trois, avant de passer à l'Épître aux Éphésiens.

Plus tard, durant le repas dans la cafétéria du lycée, ma mère s'extasie sur la beauté de la cérémonie. Les adultes à notre table opinent du chef tout en picorant dans leurs assiettes du poulet frit, des côtelettes de porc, des légumes et des patates douces confites. Ces petits buns blancs industriels vaguement sucrés que tout le monde dans le Sud semble aimer, et les petits pains faits maison qui ont refroidi. Il y a toutes sortes de gâteaux. Personne à notre table ne mentionne que le toujours digne oncle Root sanglota bruyamment sur l'estrade pendant son éloge funèbre, jusqu'à ce que ma mère le rejoigne et l'enlace avant de le raccompagner à sa place. Ni qu'oncle Huck, trop anéanti pour assister aux funérailles de sa mère, y envoya son amoureux à sa place. Les amis de la défunte se contentent de remarquer, avec bonheur, que Miss Rose et tante Pauline se sont raccommodées. Devant la tombe, sur les terres de la ferme familiale, les deux sœurs s'étaient soutenues pour regarder le cercueil descendre dans la tombe.

« Maman, ne pars pas ! avaient-elles crié. Maman, s'il te plaît, ne pars pas ! »

VARIATIONS

SUR MADAME-JE-ME-LA-PÈTE

Une semaine après l'enterrement de mon arrière-grand-mère, maman et moi chargeâmes de nouveau le break et laissâmes mes sœurs à Chicassetta. Coco insista pour rentrer en autocar à New Haven, et Lydia fit avec sa petite voiture les quarante kilomètres sur la route 441 la séparant de sa propre université. J'aurais dû être impatiente : je rentrais enfin à Toomer High, mais je n'avais personne pour m'aider à me préparer. À faire en sorte que j'aie une allure de lycéenne.

Quand j'étais petite, Lydia défaisait mes quatre nattes et me graissait les bordures avec la brillantine qu'elle prenait dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains. Elle me mettait des rubans dans les cheveux, me disait que j'étais belle avec mon visage à la peau brune et mes yeux marron. Peu importait ce que prétendait Nana Claire. Elle était jalouse, c'était tout, parce qu'elle était blême comme un cadavre, on pouvait voir ses horribles veines bleues. Et les peaux brunes étaient les plus belles, je pouvais rester au soleil tant que je le voulais. Nana était méchante, insistait Lydia. Il ne fallait pas faire attention à elle.

Je voulais une coiffure d'adolescente au lieu d'avoir des tresses pour mon premier jour en troisième. Lydia m'aurait aidée à me laver les cheveux et à mettre des bigoudis pour que je puisse m'asseoir sous le casque chauffant. Mais Lydia était absente, et maman affirma que mes cheveux étaient très bien comme ils étaient. Elle disait ça depuis que j'étais en sixième.

Le matin de la rentrée, tout en me regardant dans le miroir de la salle de bains, je me fis un petit discours d'encouragement : *Tu es très bien comme ça ! Ça va aller ! C'est une nouvelle école cette année, et tu seras très populaire !*

On frappa à la porte. On agita la poignée, mais je m'étais enfermée à clé.

« Tu parles toute seule là-dedans ? demanda maman.

— Ça me regarde, répliquai-je. Mais c'est une conversation intelligente.

— Arrête de faire la maligne avec moi, ma petite. »

Je me regardai et dénouai mes nattes. Je me fis une longue queue-de-cheval et lissai mes bordures avec de l'eau et une brosse. Voilà. Ça pourrait le faire. Et dans ma chambre, j'enfilai mon plus beau jean et ma chemise bleu ciel de marque. Je glissai des pennies rutilants dans l'interstice de mes mocassins et me répétais mon petit discours d'encouragement. Mais une fois assise seule à la table, la cuisine me sembla plus grande que d'ordinaire tandis que ma mère s'affairait dans sa tenue d'enseignante, avec ses talons hauts et sa robe verte. Sans Lydia pour le lui rappeler, elle oublia de me dire que j'étais jolie. Tante Diane cria bonjour à la porte d'entrée tout en entrant avec sa clé, suivie par mes cousins Malcolm et Veronica. Malcolm allait aussi à Toomer High, nous ferions donc la route ensemble.

Lorsque le break s'arrêta devant le lycée, ma mère coupa le contact et détacha sa ceinture de sécurité. Je la suppliai pour l'amour de Dieu de nous déposer simplement, Malcolm et moi. Nous avions déjà nos emplois du temps et savions dans quelle salle de classe nous devions nous rendre. Je l'implorai de ne pas me faire honte. Le visage de maman se renfroigna et elle rattacha sa ceinture.

Dans l'entrée de l'école, Malcolm s'attarda près de moi.

« Ça va ? Je peux t'accompagner pour l'appel si tu veux. J'avais la même salle il y a trois ans.

— Je peux me débrouiller, d'accord ? Je ne rentre pas en maternelle. Je ne suis pas Veronica. »

Il me tapota doucement l'épaule. « Ça marche, championne. Bon courage. »

À l'heure du déjeuner, j'étais pleine d'espoir. Une fille en anglais m'avait dit qu'elle aimait ma chemise et mes mocassins. Elle était adorable. Elle avait la peau brune, des fossettes, et pour une fille de 14 ans, des formes plutôt avantageuses. Ses cheveux permanentés lui tombaient juste sous les épaules, elle avait des anneaux dorés aux oreilles et portait une chemise de marque classique comme moi sauf que la sienne était rose et la mienne lavande.

« T'es trop à la mode, m'avait-elle dit.

— Merci ! avais-je répondu. Toi aussi. »

Elle s'appelait Cecily Rester, et à la cafétéria elle me fit signe de la rejoindre à sa table, où elle était assise avec quatre autres filles bien habillées. Je marchais à côté de Malcolm, mais lorsque je la vis me héler, je m'éloignai de mon cousin.

« Ça ne t'embête pas si je vais m'asseoir avec les filles, là ? lui demandai-je.

— Fais comme tu veux, championne. »

Il se dirigea vers une table de garçons et je posai mon plateau sur la table de Cecily.

« C'est ton mec ? s'enquit-elle.

— Tu rigoles ! C'est mon cousin.

— Ouh là, tant mieux. Parce que ce mec-là c'est un gros coincé. »

Tout le monde à la table rit. Si je les imitais, je serais déloyale envers Malcolm, mais je ris malgré tout. Avant de rétorquer qu'on ne choisissait pas sa famille. Elles rirent de plus belle et je jetai un coup d'œil à mon cousin.

Une des autres filles dit qu'il était peut-être coincé, mais qu'il était beau gosse avec ses *waves*. Il ressemblait à El Debarge.

« Peu importe, lança Cecily. Y a personne qui veut se mettre avec Malcolm Garfield. Sa mère est blanche, non ? »

Le lendemain, comme j'entrais dans la cafétéria, elle me fit signe encore une fois de la rejoindre à sa table, et les jours suivants aussi. Elle et ses amies étaient populaires. Je m'en rendis bien compte à la manière dont les autres troisièmes dans la cafétéria les observaient, mais Cecily et ses copines ne les regardaient jamais en retour, sinon pour tourner l'un d'eux en dérision. Elle

commença à attendre avec moi après les cours sur les marches du lycée que tante Diane vienne nous chercher, mon cousin et moi. J'étais contente que maman soit de service pour le ramassage scolaire à l'école où elle enseignait, de sorte que c'était la Volvo rutilante de ma tante et non le vieux break marron de ma mère qui tous les jours s'arrêtait à notre hauteur.

Mon cousin avait l'habitude d'attendre avec Cecily et moi sur les marches, mais ensuite dans la voiture, je lui dis qu'on avait des choses à se dire en privé. Je baissai la voix : à côté de moi, ma petite cousine Veronica dormait dans son siège auto.

« Genre, des trucs de fille, chuchotai-je. Des trucs vraiment intimes dont on ne peut pas parler devant les garçons.

— Tu veux dire les règles ? demanda ma tante. Il ne faut pas avoir honte de ça. Ça fait partie de la vie de n'importe quelle jeune fille, c'est naturel, et il sait très bien...

— Ça va, ça va, j'ai compris. » Tout en triturant maladroitement sa ceinture de sécurité, Malcolm rosit. « T'en fais pas, championne. J'attendrai ailleurs. Fais comme tu veux. »

Je n'avais jamais eu de meilleure amie avant, à part Lydia, et une sœur vous aimait forcément. C'était dans le sang, et c'est pour ça, j'imagine, que j'étais aussi amie avec la mère de mon père. Nana Claire n'était pas très gentille, mais elle faisait partie de la famille.

J'étais sa préférée ; ou plutôt, parmi tous ses petits-enfants j'étais la seule qu'elle tolérât. Elle n'appréciait guère mes sœurs, et le sentiment était partagé : Lydia et Coco se moquaient d'elle dans son dos. Elle n'avait pas non plus envie de voir Malcolm. Les garçons étaient des sauvages, me disait-elle. Elle avait supporté ses fils uniquement parce que c'était le devoir d'une mère. Et Veronica allait avoir 5 ans et par conséquent elle lui tapait trop sur les nerfs.

Nana ne ressemblait à aucune des femmes du côté de ma mère. Elle mettait du rouge à lèvres corail assorti à son vernis à ongles et se poudrait le nez et les joues tous les jours, même si elle ne

sortait pas de chez elle. Nana ne cuisinait pas, contrairement à ma grand-mère de Chicasetta. La seule recette qu'elle connaissait par cœur était celle de ses cookies créoles, et elle n'en faisait que pendant les vacances. Elle avait une domestique parce qu'elle ne faisait aucune tâche ménagère. Une dame devait s'occuper de ses mains, et Nana portait toujours des gants en coton blanc pour dormir, prenant soin de s'enduire les doigts de vaseline avant de les enfiler. Elle ne sortait jamais sans chapeau, et affirmait que si je ne me protégeais pas la peau, j'aurais un teint de vieille poissonnière avant l'âge de 30 ans. De plus, Nana semblait ne jamais transpirer. Même quand il faisait très chaud, son front restait frais, et elle sentait bon. Son odeur agréable vous transportait dans un monde meilleur, où la faim et la guerre n'existaient pas et où aucun de vos proches ne mangeait des abats de porcs comme on le faisait dans le sud ni ne recouvrait de plastique les meubles de son salon.

Le samedi, Nana et moi faisions notre sortie. Je dormais chez elle la veille, et le lendemain nous mettions nos habits du dimanche et partions en taxi chez Worthie's, le grand magasin du centre-ville. Je m'asseyais devant la cabine d'essayage à l'attendre, et lorsqu'elle finissait par en sortir, revêtue d'une des tenues classiques mais onéreuses qu'elle avait essayées, je l'applaudissais comme si elle était une mannequin.

De retour de nos courses, nous nous asseyions dans l'antichambre – petite pièce qui précédait sa chambre à proprement parler. Nana dans son fauteuil à oreilles, et moi par terre. Elle tournait les pages d'un de ses albums photo. Elle avait des centaines de clichés, certaines dans des albums, d'autres dans des classeurs. Des photographies sous verre, dans des cadres argentés, recouvraient aussi les murs rouges de l'antichambre, et il y en avait d'autres encore dans sa chambre. Des photos de mon grand-père Zachary, que ses petits-enfants avaient appelé « Gandee ». Mon père et mon oncle Lawrence, enfants, tirés à quatre épingles pour Pâques. Mes sœurs et moi arborant de belles robes assorties. Mon cousin Malcolm debout derrière tante Diane, une main sur son épaule, tandis que cette dernière tient dans les bras Veronica encore bébé et chauve.

Elle désigna une vieille photographie dans l'album. Fixée par quatre coins.

« Celle-ci a été prise à Vineyard. En 1938, je crois. Ou 1939. Avant la guerre en tout cas.

— Le Seconde Guerre, Nana ?

— Oui, Ailey. Je ne suis tout de même pas si vieille ! C'était il y a presque cinquante ans, donc je ne vais pas tarder à devenir gâteuse, je suppose. Mais ne le dis à personne. »

Nana me tendit un autre cliché. « Là, c'est Mrs. Richardson et moi quand nous étions jeunes filles.

— Je me souviens de cette dame, je crois. Elle est morte, non ?

— Oui. La pauvre. Cancer du sein. Tu as vu comme j'étais jeune ? C'est moi, à droite. La blonde. »

Deux filles très pâles portaient des maillots de bain. Celui de la brune était modeste, presque démodé. Ce n'était pas une photo couleur : les cheveux coupés au bol de la fille blonde semblaient blancs. Les bretelles de son haut de maillot étaient froncées, et le bas très échancré.

« Ma mère ne cessait de se plaindre de ce maillot, mais je lui ai dit : "C'est le nouveau style, et j'ai bien l'intention de vivre avant de me marier. De vivre vraiment !" Je suis bien contente de l'avoir fait. Même si avec la guerre, on n'a pas pu en profiter, et j'ai commencé très tôt à avoir des cheveux gris, juste après la naissance de Lawrence. On ne peut pas avoir les cheveux longs et gris. Ça fait négligé. Tu ne trouves pas ?

— Si, m'dame.

— Ailey, combien de fois je t'ai dit que ce m'dame, c'est bon pour les domestiques et nous ne sommes pas des domestiques, pas vrai ? En tout cas, pas de mon côté de la famille.

— Pardon.

— Comme j'aimerais que ta mère ne t'emmène pas tous les étés dans cette agglomération au milieu de nulle part. Ça te démolit. Il y a le cottage à Oak Bluffs. J'ai plus de mal à voyager maintenant mais sais-tu pourquoi j'y vais encore, Ailey ?

— Non, m'd... non, Nana.

— J'y vais parce que là-bas il y a des nègres comme moi, des gens avec lesquels je me sens bien. Nous avons réussi, nous

parlons doucement et nous ne faisons jamais d'histoires. Si tu suis ces règles, tu seras toujours en paix avec les autres. »

Puis, Miss Delores frappait et apportait un plateau en équilibre sur son bras droit. Ma mère m'interdisait de dire qu'elle était une « domestique ». Je n'avais pas le droit de l'appeler par son prénom tout simplement. Je devais dire Miss Delores. Peu importait si elle nettoyait la cuisine et les toilettes de Nana. Si elle préparait du poulet rôti qu'elle faisait refroidir avant d'en mettre sur le plateau qu'elle nous montait ensuite à ma grand-mère et moi. Miss Delores m'avait gardée quand j'étais bébé, m'avait raconté ma mère. Il fallait que je la respecte.

Lorsque Nana et moi avions fini de manger, je n'appuyais pas sur le bouton servant à appeler les domestiques qui avait été installé dans un coin de l'antichambre bien avant ma naissance. Je descendais le plateau pendant que Nana enfilaient son pyjama en soie. Lorsque je revenais, elle allumait la télévision et fumait une cigarette avec un fume-cigarette en jade. Je n'avais pas le droit de dire à quiconque qu'elle fumait, surtout pas à mes parents. Je m'installais dans la causeuse au pied de son lit, mais j'avais du mal à me concentrer sur le film. Quand ma grand-mère parlait, j'étais censée me tourner et la regarder.

Sur l'écran, *Symphonie magique*. Un extravagant chapeau à plumes sur la tête, Lena Horne chantait près d'un homme aux cheveux gominés qui joue du piano. Venaient ensuite des danses, et Miss Horne se dandinait au milieu d'une ribambelle d'hommes en adoration. Elle avait une voix médiocre mais sa présence faisait tout.

« Lena Horne est belle, n'est-ce pas ? Il y avait une fille dans mon école qui était encore plus belle. Ce n'était pas quand j'étais à Toomer ; c'était encore avant, à la City Preparatory School for Negroes. Mon Dieu, je n'arrive même pas à me rappeler le nom de cette fille. Comme s'appelait-elle déjà ? » Ma grand-mère tira sur sa cigarette avant d'exhaler la bouffée de fumée. « Mais je me souviens encore de son visage comme si c'était hier. J'étais tellement jalouse d'elle.

— Toi, Nana ?

— Toutes les femmes ont des complexes, Ailey, surtout celles qui n'ont pas encore conquis le cœur d'un homme. » Elle tira

sur sa cigarette. « Mon Dieu, je déteste Bill Robinson ! Je ne comprends absolument pas pourquoi ils l'ont engagé pour ce film ! On dirait un vilain singe. » Elle fuma. « Ailey, tu veux que je te dise un secret ?

— Bien sûr, Nana.

— La première fois que j'ai vu *Symphonie magique*, c'était dans le cinéma de la sixième rue, mais je n'étais pas assise au balcon. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Heu... OK.

— Ailey, c'était contraire à la loi à l'époque. Le cinéma de la vingt-et-unième rue était réservé aux Noirs, donc on pouvait s'asseoir où on voulait. Mais dans celui de la sixième rue, les Noirs et les Blancs étaient séparés. Si tu étais noir, tu devais t'asseoir au balcon. J'aurais pu me faire arrêter.

— Tu n'avais pas peur, Nana ?

— De quoi ? J'avais laissé ton père à la maison avec la femme de ménage et on me prenait tout le temps pour une blanche. Je m'amusais beaucoup à l'époque, et ton grand-père n'en a jamais rien su. » Elle fit un clin d'œil. « Oh, c'est le meilleur moment ! Regarde. »

À la télé, Lena entonnait sa chanson légendaire et ma grand-mère se mit à chanter avec elle.

Pour moi, Cecily Rester était aussi belle que Lena Horne, et lorsqu'elle commença à s'intéresser à moi au lycée, je compris que c'était ma chance. Non seulement d'avoir une amie qui ne fût pas de ma famille, mais aussi de devenir populaire. Je ressentis l'euphorie du pouvoir, mais aussi la peur. En l'espace de quelques semaines seulement, j'avais vu Cecily se retourner contre l'une des filles de la bande du déjeuner. Je ne voulais pas être la fleur se flétrissant sous ses époustoufflants rayons.

D'ordinaire, nous étions toutes à l'abri, la cible principale de la dérision de Cecily étant Antoinette Jones, une fille qui était en cours d'anglais avec moi. Antoinette n'était pas populaire. On racontait que sa mère était accro au crack. Antoinette ne parlait

à personne sauf Demetrius Woods, un garçon avec lequel elle prenait matin et soir le bus de ramassage scolaire. Et qui, selon certains, était son demi-frère d'un autre père, et selon d'autres, un cousin. Mais tout le monde s'accordait à dire qu'Antoinette et Demetrius auraient bien besoin de manger quelques bonnes platées de porc avec beaucoup de petits pains et de garniture.

« Cette fille est tellement bizarre, décréta Cecily. Regarde-la. Elle me file la chair de poule. »

Elle désigna Antoinette debout, dans la file d'attente de l'autocar. Le sac d'Antoinette était déchiré et celle-ci s'efforçait à deux mains de le maintenir fermé. Elle monta tant bien que mal dans le bus, en continuant de tenir son sac.

« Et c'est quoi ce délire avec ces putains de cheveux ? Elle a même pas cinq centimètres de longueur. On dirait qu'elle est chauve ou un truc comme ça. J'étais à Wells-Barnett Elementary et à Fauset Middle avec cette nana et genre en cinq ans, j'ai jamais vu ses cheveux pousser.

— On lui a peut-être raté sa permanente. C'est plutôt triste, non ? » Ma mère m'avait conseillé de ne pas casser de sucre sur le dos des autres. Voulais-je devenir comme Nana et péter plus haut que mon cul ? Mais je ne pouvais pas dire à ma nouvelle amie que je nous trouvais méchantes. J'avais envie de dormir chez elle comme les autres filles assises avec nous à la cafétéria.

« Non, c'est pas triste, rétorqua Cecily. C'est débile. Pourquoi retourner chez une coiffeuse qui te brûle les cheveux ? Quelle truie débile et dégarnie. »

Elle tendit une jambe bien faite pour ôter une poussière sur son collant. Le bus d'Antoinette s'éloigna ; sur le flanc du véhicule un panneau publicitaire vantant la solution de notre première dame aux problèmes d'addiction : DITES NON, C'EST TOUT ! À côté, quelqu'un avait tagué : NANCY REAGAN EST UNE PUTAIN DE CRACKEUSE.

Je ne me souciais pas trop d'Antoinette, ni de la cruauté dont elle était la cible. Et pas seulement de la part des élèves. Notre professeur d'anglais l'humiliait sans cesse. Un jour par exemple, Mrs. Youngley découpa des phrases au tableau avant de demander à Antoinette la nature d'un mot. Celle-ci marmonna, confuse,

mais notre professeur insista. « Tu ne te souviens pas ? Je vous l'ai dit pas plus tard qu'hier !

— Non, m'dame.

— Tu ne prends jamais de notes ? »

Antoinette haussa les épaules.

« OK. Très bien. Je vais te donner un indice. C'est une des huit catégories grammaticales. »

Elle marqua une pause, haussant avec condescendance les sourcils, mais Antoinette ne fit que baisser les yeux et fixer sa table. Lorsque notre professeur interrogea le reste de la classe, les autres firent preuve d'une loyauté tout adolescente. Ils ne savaient pas non plus, mais moi je levai la main. Je l'agitai avec enthousiasme et criai que le mot en question était un verbe. Notre professeur encensa mon intelligence et je souris de toutes mes dents, en gratifiant Antoinette d'un coup d'œil suffisant. J'allais pouvoir déblatérer sur sa bêtise avec Cecily et les autres au déjeuner. Mais je n'eus pas le temps de raconter mon histoire, car une heure plus tard, Antoinette modifia complètement la trajectoire de ma vie sociale à peine entamée ainsi que toute ma scolarité au lycée.

Lorsqu'elle apparut devant mon casier, ce fut comme une scène de film d'horreur : je refermai la porte du casier, et poussai un cri sourd en la découvrant là, à côté de moi.

« Tu commences à me taper sur le système, connasse, lançait-elle. À te croire si parfaite.

— Pardon ? »

Je ne sais pas ce qui me choqua le plus : qu'Antoinette parlât enfin à quelqu'un d'autre que Demetrius Woods, ou qu'elle me semblât pas le moins du monde intimidée alors que je la dépassais d'une tête et faisais vingt kilos de plus qu'elle. Plusieurs filles s'agglutinèrent autour de nous, et parmi elles, Cecily. Elle me cria de foutre une bonne branlée à cette truie.

Antoinette répéta ce qu'elle venait de me dire en me pointant cette fois l'index sous le nez. Jusque-là, j'avais pensé calmer le jeu en lui parlant posément, comme notre proviseur nous l'avait recommandé, mais là, tout le monde nous regardait. Chercher la conciliation me ferait passer pour une froussarde.

« Pas du tout, fis-je. J'ai jamais pensé que j'étais parfaite.

— Si, connasse, répliqua Antoinette.

— Non, je te dis ! Et... et... arrête de me traiter de connasse ! Et... et... arrête d'agiter ton doigt sous mon nez !

— Je te traite de ce que j'veux, Madame-je-me-la-pète. Tu te crois mieux que tout le monde parce que t'as la peau claire et que t'as de beaux cheveux. Connasse. »

Ma mère m'avait assuré que tous les cheveux étaient magnifiques, peu importait leur texture, et l'on faisait preuve d'ignorance lorsqu'on les séparait en deux catégories, les « beaux » et les « moches ». Par ailleurs, il était évident que ma peau était loin d'être claire. Même l'hiver, j'étais plutôt acajou – mais je n'eus pas le temps de m'expliquer, car en cet instant Antoinette me gifla.

L'assistance rugit : « Ooooooooooh ! » Et elle s'acharna sur moi jusqu'à ce que je m'écroule ; après quoi, elle se mit à califourchon sur mon ventre, me tira les cheveux et Malcolm fendit la foule pour la dégager mais elle continua de donner des coups de pied dans le vide et Malcolm lui promit que personne ne lui ferait de mal. Il fallait qu'elle arrête de donner des coups de pied. Il la lâcha et se posta entre nous deux. Un professeur ne tarda pas à arriver et escorta Antoinette et moi jusqu'au bureau du proviseur au premier étage.

Je fus surprise de voir mon père arriver. Ma mère ne pouvait pas se libérer de son travail, me dit-il. Il avait donc demandé à sa secrétaire de reprogrammer ses rendez-vous avec ses patients. Dans le bureau, Mr. Perry, le proviseur, nous informa mon père et moi que j'allais être temporairement exclue. Nous étions mercredi et je ne pourrais revenir au lycée que le lundi suivant, et de plus, cette sanction disciplinaire figurerait de manière définitive dans mon dossier scolaire.

« Mais Mr. Perry, ce n'est pas juste ! protestai-je. Tout le monde a vu que cette fille m'a sauté dessus.

— Ailey. S'il te plaît. » Mon père tendit la main, son geste de prédilection pour appeler au calme. « Mr. Perry, je vous demande de reconsidérer votre décision. Regardez les égratignures sur le visage de ma fille. De toute évidence, ce n'est pas de sa faute, c'est elle qui s'est fait agresser.

— Je regrette, Mr. Garfield.
— C'est docteur.
— Je vous demande pardon ?
— Ce n'est pas monsieur, c'est docteur Garfield.
— Je vous prie de m'excuser. Moi aussi j'ai un doctorat mais les enfants m'appellent *monsieur*.

— Peut-être, mais je suis docteur en médecine. En médecine générale, même si j'ai une formation en chirurgie et peux opérer en cas de besoin, si quelqu'un est sérieusement blessé. Et on ne sait jamais quand ce genre de chose peut arriver.

— Ah, je vois. Très bien.

— Très bien, oui. »

Mr. Perry s'éclaircit la gorge. « Quoi qu'il en soit, ma décision est définitive. Et très juste, je crois. L'autre jeune fille est exclue elle aussi. Nous avons une politique de tolérance zéro en matière de violence ici. Je suis sûr que vous comprenez. »

Mon père me demanda d'aller l'attendre dehors. Il viendrait me chercher très vite, ajouta-t-il, mais il resta dans le bureau trente-cinq minutes supplémentaires. En sortant de là, il me prit par la main comme lorsque j'étais petite. Dans la voiture, il mit le contact, avant de se raviser et de le couper.

« Ailey, tu sais que je suis toujours de ton côté, n'est-ce pas ? » Sa voix grave était posée.

« Oui, papa.

— Et tu sais que tu peux tout me dire, et que je serai toujours équitable avec toi ?

— Oui.

— Alors dis-moi la vérité : est-ce que tu as provoqué cette fille ?

— Tu veux dire Antoinette ?

— Oui. Ton proviseur m'a dit que cette fille vient d'un milieu très défavorisé et que certains élèves particulièrement cruels se moquent de ses vêtements et de son allure en général. Je sais que parfois les enfants se regroupent...

— Mais non, papa ! J'ai rien dit à cette fille ! On se parle même pas !

— Alors tu me jures qu'elle t'a sauté dessus sans aucune raison ?

— Ouais. Elle m'est tombée dessus. Je ne sais même pas pourquoi. Elle est peut-être dérangée dans sa tête. Ou un truc comme ça. »

Papa me tapota le bras. « Je ne voulais pas te blesser, ma chérie. Je vérifiais, c'est tout, même si je connaissais déjà la réponse. Tu as trop bon cœur pour être méchante. »

À la maison, il m'apprit que je n'étais pas exclue mais que le proviseur avait demandé que je n'aille pas en cours jusqu'au lundi suivant afin de laisser les choses se décanter. Et lorsque je retournerais au lycée, je ne serais pas collée non plus, décision de la part de Mr. Perry que papa considérait très raisonnable.

« Ta mère ne va pas tarder. Elle va peut-être faire frire du poulet. Et je vous laisserai les blancs, si vous voulez.

— Je n'ai pas faim. Je veux me coucher, c'est tout.

— Ah bon, ma chérie ? Comme tu veux. Il y a des capsules de vitamine E dans l'armoire à pharmacie. Lave-toi le visage et mets de l'huile sur tes égratignures. Trois fois par jour, d'accord ? N'oublie pas. Ça t'évitera d'avoir des marques. »

Si je ne m'étais pas fait botter le cul, les deux jours suivants eussent été fantastiques. Mon père resta à la maison avec moi, et nous regardâmes un talk-show et trois feuilletons à la télé. Il commanda une pizza pepperoni avec un supplément fromage et ne chercha même pas à cacher le carton dans la poubelle. C'était une occasion exceptionnelle, affirma-t-il. On avait besoin de manger des cochonneries pour que les choses aillent mieux. De plus, ma mère lui avait donné la permission.

Ce lundi-là, mon cousin essaya de me prendre par la main en sortant du break de ma mère. Si je ne m'étais pas sentie aussi gênée – j'avais 14 ans, après tout –, je l'aurais laissé faire. Au lieu de quoi je le lâchai pour marcher derrière lui, les yeux rivés au sol jusqu'à ce que nous entrions dans le lycée. En traversant le hall et en montant l'escalier jusqu'à ma salle de classe, j'entendis murmurer sur mon passage des *Là voilà*, et *Antoinette lui a cassé la gueule, t'as vu ?*

En cours d'anglais, Antoinette était absente. Elle avait été exclue, mais c'était moi que les autres élèves regardaient de travers. Ils se sentaient désormais en droit de me juger : c'était moi

la méchante. S'il existait quelque chose de pire que de se faire casser la gueule en public, c'était d'aller rapporter au proviseur.

Lorsque Mrs. Youngley m'interrogea, je lui répondis que je n'avais pas fait mes devoirs.

— Ça ne te ressemble pas, Ailey.

— Je sais. Pardon, madame. »

Au déjeuner, je n'avais pas faim mais je remplis malgré tout mon plateau. Je voulais avoir à tenir quelque chose dans mes mains pour faire barrière entre moi, ma honte et le mépris des autres. Je passai entre les tables dans un bruissement de murmures, puis je vis Cecily et la bande. Soulagée, je souris : mon oasis. Je posai mon plateau, mais tout le monde resta concentré sur Cecily qui racontait une histoire. Les autres filles gloussèrent et je les imitai.

Après les cours, j'attendis Cecily sur les marches. J'avais déjà épousseté sa place ; elle n'aimait pas s'asseoir quand c'était sale. Elle prenait soin de ses vêtements. Elle arriva en retard, mais lorsqu'elle finit par s'asseoir à l'endroit que j'avais nettoyé pour elle, elle me salua chaleureusement. Me demanda comment j'allais depuis la bagarre. Et comme à son habitude, elle se moqua d'Antoinette : de ses cheveux clairsemés, de sa bêtise, et cette fois j'éclatai de rire. Je n'éprouvais plus aucune empathie pour Antoinette. Elle méritait tout ce que Cecily pouvait raconter sur son compte.

Ce fut une demi-heure sécurisante et belle, puis je vis la Volvo arriver dans la file de voitures. Ma tante klaxonna.

Cecily me toucha le bras. « Écoute. Je t'aime vraiment bien.

— Merci. Je t'aime bien aussi.

— Tu es super mignonne et tu t'habilles bien. Et c'est important parce que je ne pourrais pas être copine avec quelqu'un de vulgaire. Mais voilà. Même si cette truie t'a sauté dessus, tu as rapporté. Et je ne peux pas être pote avec une rapporteuse. J'ai une réputation à tenir. »

Mon sourire s'évanouit. Le sang palpita dans mes oreilles.

« Non, Cecily ! J'ai pas rapporté, moi ! » Je me fichais de mentir. Il n'y avait eu que deux témoins dans le bureau du proviseur. Elle ne pourrait pas vérifier ma version.

« Si, t'as rapporté. Comment t'expliques sinon que tu sois là et qu'Antoinette soit exclue ? Même si cette truie le mérite.

— Je ne sais pas ! Je n'ai pas été exclue, c'est tout. »

Elle me regarda avec pitié. « Ouais, C'est ça.

— Cecily, s'il te plaît.

— Je regrette. Mais les filles et moi, on a voté. Si ça peut te consoler, j'ai voté pour toi, mais tu as perdu. Tu ne peux plus t'asseoir avec nous. »

Derrière moi, mon cousin m'appela, et je lui demandai d'une voix chevrotante, d'attendre une minute. Rien qu'une minute, et il dévala les marches du lycée. Je me mis à respirer bruyamment en m'efforçant de trouver quelque chose à dire pour me tirer d'affaire.

Ma tante klaxonna plus longuement cette fois.

« On t'attend », déclara Cecily.

Elle ramassa son sac de cours, l'ouvrit et commença à farfouiller dedans. Je lui parlai, mais elle ne leva pas les yeux, et lorsque ma tante klaxonna à nouveau, je m'emparai à mon tour de mon propre sac et rejoignis la Volvo. Sur la banquette arrière, Veronica faisait sa sieste dans son siège-auto. Je lui donnai exprès un coup de coude en m'installant. Elle ouvrit les yeux un instant, puis sa tête roula de l'autre côté.

Tous les dimanches deux mois durant, j'avais appelé la résidence universitaire de Lydia pour lui raconter que je m'étais finalement fait une copine. Le jour où je perdis l'amitié de Cecily, je téléphonai à ma grande sœur pour lui dire que j'étais de nouveau seule. Mais elle n'était pas là. Ma mère me dit de ne pas inquiéter – Lydia était en deuxième année à la fac. Elle avait sa vie maintenant, mais je continuai d'essayer de la joindre. J'appelai, et appelai. La jeune femme qui répondait criait à la cantonade.

« Lydia Garfield, téléphone ! Lydia Garfield ! » Un long silence. « Désolée, elle n'est pas là. »

Un soir, début novembre, ma grande sœur appela à la maison après dîner.

« Lydia, je suis fâchée contre toi ! m'exclamai-je. J'ai essayé de te joindre la semaine dernière pour ton anniversaire.

— Oh, bébé, je suis désolée. Tu me pardonneras si je te confie un secret ? » Elle poussa un petit cri et ma colère s'envola.

« Quoi ? !

— Ma petite sœur chérie, je suis amoureuse !

— Oh mon Dieu ! Raconte-moi tout !

— Il s'appelle Dante Anderson, il est d'Atlanta, il va à Morehouse et il est super mignon !

— Dante ? Comme *L'Enfer* ? C'est quoi ce nom ?

— C'est un super nom. C'est le plus beau nom qui existe. Et t'as intérêt d'être gentille parce que je vais venir avec lui à la maison. Il faut que je demande la permission à maman. »

Ma sœur et son amoureux arrivèrent la veille de Thanksgiving. Ils formaient un beau couple. Dante avait la peau beaucoup plus foncée qu'elle et était vraiment très beau. Il était poli aussi, et donna du « Oui, m'dame » à ma mère lorsque celle-ci l'informa qu'il dormirait sur le canapé du sous-sol. Les choses se faisaient à l'ancienne, chez nous, ajouta-t-elle.

Le lendemain après-midi, le reste de la famille débarqua. Parmi les plus jeunes, Malcolm était le seul garçon. Assis par terre avec Veronica, il fit semblant de boire du thé avec la dînette de sa petite sœur. Silencieuse Coco se contenta de répondre par oui ou non aux questions sur ses études, mais Lydia nous régala d'histoires, faisant rire tout le monde, comme par exemple la fois où, après que quelqu'un dans sa résidence avait accidentellement provoqué un petit incendie avec une plaque chauffante, la surveillante du dortoir s'était précipitée dehors en peignoir en soie – mais sans perruque. Lydia mit en boucle sur ma radiocassette sa chanson de Noël préférée : « This Christmas » de Donny Hathaway. C'était Thanksgiving, se justifia-t-elle. Le début des fêtes de fin d'année.

Aussitôt après le dessert, elle révéla peu à peu la vérité. Elle irait à Spelman à partir de janvier. Elle s'était déjà occupée de son transfert, et Dante aurait son diplôme à Morehouse l'année suivante. Ensuite, elle nous balança le reste.

« Au fait, moi et Dante, on vous a fait des cachotteries ! On s'est mariés ! Et on a pris un appartement ensemble à Atlanta ! »

Elle pointa un doigt vers maman. « Et avant que tu me poses la question, je ne suis pas enceinte. Je prends toujours la pilule. »

Ma grand-mère poussa un cri de surprise, et ma mère demanda à Lydia si elle n'avait pas honte de faire étalage de ses affaires personnelles. Nous étions tous en train de manger. Et les enfants étaient présents.

« Je ne suis plus une enfant », protestai-je

Maman pivota vers moi, me brandissant un doigt sous le nez. « Ailey Pearl Garfield, ce n'est pas à toi qu'on parle ! Il faut que tu saches te taire quand les grands discutent. Ou bien c'est moi qui vais te l'apprendre, et alors là tu vas voir, ça va être une autre histoire. »

Maman se retourna vers ma sœur. De l'autre côté de la table, Lydia avait posé son bras sur les épaules de Dante.

« Comment tu as pu faire ça ? Tu as perdu la tête, ou quoi ? Tu as eu 21 ans il y a deux semaines seulement ! »

Lydia ne parut pas contrariée. Elle sourit, comme si ma mère ne lui criait pas dessus. « Tu avais à peu près cet âge-là quand toi et papa vous vous êtes mariés. Et ensuite, tu m'as eue. Tout s'est très bien passé pour vous, non ?

— Tu crois que j'ai voulu que les choses se passent comme ça ? J'étais censée faire un troisième cycle mais je suis tombée enceinte ! C'est pour ça que je me suis mariée, Lydia ! C'est pour ça que j'ai eu un putain de bébé à 23 ans ! »

Maman plaqua une main sur sa bouche. Pendant l'échange entre ma mère et ma sœur, tout le monde était resté silencieux, mais maintenant plus personne n'osait respirer. Puis, maman se leva, s'empara d'un saladier et partit dans la cuisine.

En tête de table, mon père recula sa chaise et se leva à son tour. Il tendit la main vers le mari de ma sœur, et Dante se leva aussi. Il saisit la main de mon père, la serra, mais alors qu'il s'apprêtait à la relâcher, mon père prolongea le geste. Il s'éclaircit la gorge deux ou trois fois.

« Jeune homme, tu as intérêt de prendre soin de mon bébé. Je ne plaisante pas.

— Je vous le promets, Dr. Garfield. Je ne vous décevrai pas. »

Mon père et Dante restèrent là, debout, après quoi mon père l'attira à lui avant de l'enlacer en lui tapant dans le dos.

Lorsqu'ils se séparèrent, le visage de mon père était mouillé. Le jeune homme se rassit, et ma sœur lui embrassa la joue. Puis elle la lui essuya pour effacer la trace de rouge à lèvres.

Personne d'autre ne souffla mot. Nous restâmes assis, j'ignore combien de temps, jusqu'à ce que Nana proclame qu'il était temps que mon père lui appelle un taxi, mais il répondit qu'il la raccompagnerait en voiture. C'était jour férié après tout. Ensuite, tante Diane commença à débarrasser. Mes sœurs et moi voulûmes l'aider mais elle nous en empêcha. Elle s'en occuperait. Les mains pleines, tante Diane partit dans la cuisine, mais elle n'en revint pas.

Le lendemain matin, les jeunes mariés avaient levé le camp, et Coco rassembla ses affaires pour rentrer à New Haven. Elle demanda à mon père de l'accompagner à la gare routière. Les résidences universitaires étaient fermées pour les vacances mais elle irait dormir chez une copine.

Quelques jours plus tard, ma mère appela le nouveau numéro que Lydia lui avait noté sur un papier avec sa nouvelle adresse. Mais maman tomba chaque fois sur un message enregistré l'informant que le numéro n'était plus en service ou que la ligne était en dérangement. Ma mère téléphona à oncle Root pour lui demander d'aller à Atlanta voir ce que devenait sa fille. Elle lui indiqua l'adresse, mais en arrivant à l'endroit en question, il ne trouva qu'un terrain vague. Il appela ensuite une de ses connaissances qui travaillait au bureau des admissions à Spelman College, mais la personne lui annonça qu'il n'y avait aucune trace du transfert de ma sœur.